

LIV. - FRA
3304

ESCALES

René GUILLOT, Prix du roman d'aventure 1946,
Le Banc qui s'était fait Nègre.
André BRUNEL, Gulusar (Contes Kurdes).

LES GRANDS EVENEMENTS
CONTEMPORAINS

Maréchal BADOGLIO, L'Italie dans la Guerre
Mondiale (Mémoires)

CONTES

Gulusar

17-10-46

par André Brunel

De ses longues randonnées à travers les pays d'Orient, pays de mystère et de passion, André Brunel rapporte un véritable florilège de contes qui sont comme un vivant reflet d'un monde ignoré, à l'âme farouche et libre, à mi-chemin entre la civilisation occidentale et les séculaires coutumes de l'Inde. A côté de Rose jolie ou Le Trésor du mausolée, dans la plus pure tradition des récits de Shéhérazade, des pages d'une rare intensité dramatique : La Colère du cheik Abdallah et Malédiction, nous emportent à des lieues de ces princesses lointaines, palais enchantés et tapis volants auxquels nous étions habitués. Moins de surnaturel, plus de réalisme que dans Les Mille et une Nuits de ces petits drames sont avant tout des hommes, des hommes sauvages épris d'amour et de combats, combats contre les hommes d'abord, mais surtout combats contre les dieux malfaisants, démons et djinns. Parmi tant d'autres, également riches de poésie et de cynisme, Les Hommes-loups de Kasser Dib est bien le meilleur type de ces légendes, hallucinantes d'énigme et d'invention, qui nous sont d'autant plus agréables que leur transcripteur André Brunel a su conserver fidèlement la sincérité du témoignage de ces récits d'essence directement orale. Les hors-texte bleu sombre de Léon Masson qui illustrent l'ouvrage sont de la même étrange inspiration et s'harmonisent parfaitement à ce livre de rêve et de mystère. — (Edit. Seif.)

GUILLAUMET.

LIV. - FRA
3304

INSTITUT KURDE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE

ANDRÉ BRUNEL

Gulusar

SEIF ★

10

11

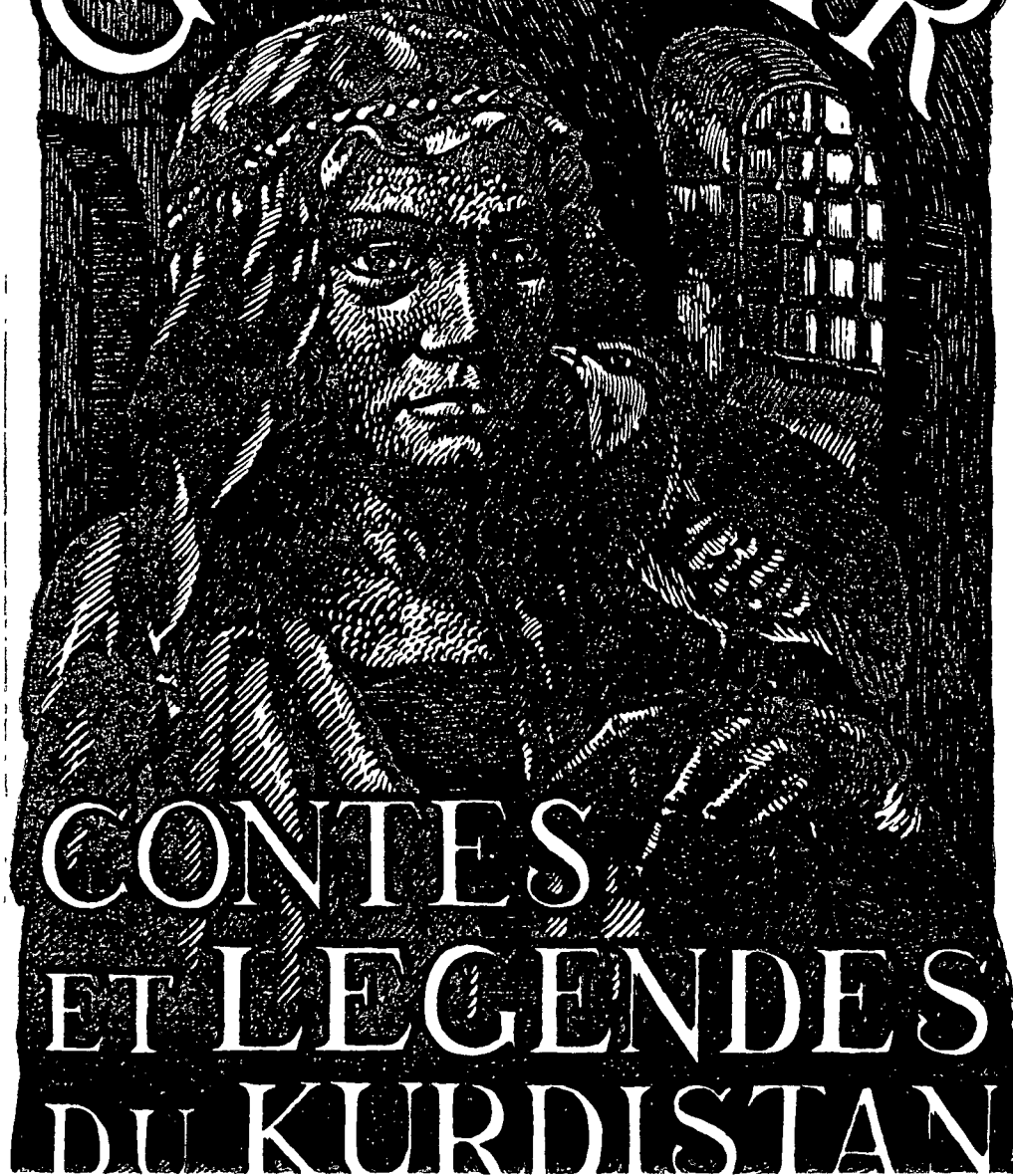
12

13

14

15

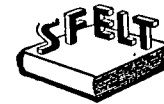
GULUSAR



CONTES
ET LEGENDES
DU KURDISTAN

ANDRÉ BRUNEL

GULUSAR



116, Boulevard Saint-Germain, - Paris-6°

EDITION ORIGINALE

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

Copyright by SFELT 1946.

Je suis médecin. Pour moi, la médecine est la science de la santé, la science de l'homme. Elle est au cœur de toute civilisation dont elle suit et dirige parfois l'évolution. Aussi tout ce qui est humain me passionne.

Au cours de l'été 1938, j'avais parcouru l'Europe occidentale frémissant déjà du bruit des armes. Les peuples vivaient dans la peur ou dans la frénésie. L'ombre de la croix gammée figeait les espérances.

Il y eut Munich, une défaite de l'esprit. Puis l'attente d'un dénouement certain, violent, épisode sanglant dans la lutte éternelle de la Lumière contre les Ténèbres...

Il me fut offert de servir dans le Proche-

Orient. Là, l'histoire et la sagesse de l'humanité s'étaient enrichies de trésors infinis. Je décidais de partir vers le Levant où le drapeau de la France flottait aux frontières de Syrie. Je sentais que l'occasion qui m'était donnée ne se reproduirait peut-être plus.

Je m'embarquais à Marseille sur la *Providence*. Ce fut un voyage enchanteur par le détroit de Messine, l'Hellas, bordée de côtes aux rocs veinés d'ocre et de rose, sous un ciel de porcelaine, Athènes et ses temples glorieux, tristes, avec son Acropole sacrée, grand vaisseau de pierre immobile... Je me souviens des îles de la mer Egée, de Kos où rêve encore le grand Hippocrate, je revois, aux clartés changeantes du couchant, les minarets élancés et les murailles d'Istamboul, le platane des Janissaires, la Corne d'Or. Tout un passé renaissait à mes yeux éblouis. Le Bosphore, ses palais de marbre blanc, ses châteaux en ruines dont les noms résonnent comme des cimbales, la Mer Noire, Odessa, porte d'un univers nouveau, puis la Roumanie, la Palestine où le feu couve, et Bey-

ruth resplendissant de lumière, offrande du Liban, me prirent tour à tour.

Là, j'appris que l'on me confiait le service médical des confins du Tigre, aux frontières de Turquie et d'Irak, dans cette portion lointaine de notre mandat en pays kurde.

Je partis pour Alep, mystérieuse cité orientale, porte de l'Asie. Les couleurs, les parfums, les costumes variés d'un peuple cosmopolite, le labyrinthe des soukhs au pied de la citadelle dont la pierre orange réchauffe comme le soleil, à l'orée d'un désert jalonné par les caravanes, tout ici me parlait de l'Orient. La poussière des troupeaux elle-même rayonnait de lumière... Une atmosphère spéciale, biblique, flottait sur toute chose.

Après un court séjour à Alep, je prenais l'Orient-Express, vers l'Est. C'est à l'aube de ce voyage que m'apparurent pour la première fois, sur un ciel clair, les montagnes du Kurdistan, que le soleil caressait de teintes mauves et carminées.

Un matin de novembre, j'arrivais à Nisi-

bin, aux portes du Kurdistan. La grandeur sauvage du paysage était soulignée par le cadre unique formé par une chaîne ininterrompue de monts dont les sommets recouverts de neige resplendissaient.

Je visitais Kamechliyé, petite Babylone où toutes les races, toutes les religions se côtoient sur les ruines d'une université autrefois fameuse. Puis, par la route, je repartais vers le Nord-Est, vers le but de ma mission, les bords du Tigre.

La piste plus ou moins défoncée traverse d'abord les étendues monotones de la Djéziré.

On y rencontre de nombreux troupeaux gardés par des bergers kurdes, hiératiques sous leurs manteaux en peau de mouton, dont les épaules carrées semblent taillées dans la pierre.

Parfois, des vols de vanneaux, des compagnies de perdreaux, la ronde d'un charognard près d'un étang, la fuite éperdue d'une bande de gazelles, animent le parcours.

De tell en tell, un village kurde, amas de maisons cubiques aux murs tapissés de boue, s'élève comme une termitière. Des femmes vêtues de longues robes bleues ou rouges, serrées à la taille par un châle de couleur, vont pieds nus remplir leurs gargoulettes dans une mare; des enfants armés de bâtons gardent près d'un ruisseau boueux des chevaux, des buffles ou des veaux étiques. Des scènes millénaires se renouvellent et captivent le regard neuf.

La voiture traverse en trombe Démir Kapou en ruines. Là des amoncellements de lave, des pans de murs croulants sont les seuls vestiges de ce lieu maudit.

La piste remonte ensuite vers le Karat-chok la « Montagne très Noire », qui masque encore les perspectives grandioses du plateau de Dérík et de la vallée du Tigre, au pied des monts.

Guiré Ziaret, le col de Khana Seri, découvre l'inoubliable panorama d'Asie où j'allais vivre parmi les Kurdes. Le monde occidental et ses horizons bornés, me semblait loin,

parmi les solitudes et la beauté magique de cette région.

Devant moi le Djudi Dagh et le Chichourik Dagh élevaient leurs rocs et leurs ravins profonds. Les cimes enneigées étincelaient dans l'azur. Une profonde entaille sur une crête serait d'après la tradition le dernier refuge de l'arche de Noë après le déluge.

Je n'oublierai jamais les silences et la grandeur de ce premier contact, de cette première vision du pays où j'allais vivre et servir sous les couleurs de France...

Je m'installais à Dérîk, bourgade kurde d'où rayonnent les pistes qui serpentent vers les frontières d'Irak et de Turquie. Très vite je fis le tour de mon domaine. La nature, les hommes m'enchantèrent.

D'Ain Diwar à Toramich, de Tell Kotchek à Bab el Haoua, des bords du Safan Déré aux rives du Tigre, j'appris à faire la connaissance des lieux, des tribus et des races.

Dans ce vaste triangle entouré de montagnes vivaient des Kurdes. Des chrétiens et des musulmans, des adorateurs du diable et

des Ismaïliés, toutes les sectes que l'esprit religieux peut enfanter, coexistaient dans une sourde hostilité.

Cultivateurs, bergers, sédentaires et nomades, toutes les gammes de l'activité, toutes les variétés de la société kurde y étaient représentés.

Une atmosphère de mystère riche, dure, excitait ma curiosité.

Je me mis au travail. Il fallut apprendre la langue, dialecte persan chantant et viril, parcourir le pays, se familiariser avec les coutumes, les noms et les choses. Je ne dirai rien des épreuves, des joies, de l'expérience unique de mon existence parmi les Kurdes.

Je désire simplement montrer à travers des contes et des légendes recueillis au cours de ce séjour, l'âme ardente, farouche de ces hommes épris de liberté, d'amour, de combats.

La plupart des personnages dont je rapporte les exploits ont croisé ma route. J'ai beaucoup appris en écoutant Rizk Allah,

Abdi Agha, Naïeff Bey, le Chef des Miranes, Abd el Aziz son fils altier ou le cheikh Ibrahim.

Les longues chevauchées que je fis avec eux résonnent dans mon souvenir.

Quand je dus les quitter pour prendre rang sur les champs de bataille, ce fut avec une certaine nostalgie ; mais j'emportais avec moi la richesse d'un monde caché, la confiance d'hommes durs qui n'ont pas encore trouvé l'équilibre ou la paix.

Si, dans les pages qui suivent, des noms ont été changés, tous sont vraisemblables et les faits les plus étranges souvent vrais. Le voyageur qui put pénétrer dans cette province sauvage reconnaîtra les lieux, quelquefois même les personnages.

Au moment où le Kurdistan se rebelle aux yeux du monde pour tenter peut-être une fois encore de reconstituer son unité, maintenir l'indépendance que la nature lui préserva si longtemps dans ses montagnes, garder cette liberté qui l'enivra toujours sous toutes les dominations, j'ai pensé que ces

récits pourraient apporter la sincérité d'un témoignage original.

Ce sera aussi un hommage d'amitié pour ces hommes rudes qui se passionnaient pour les choses de France et qui comprenaient que notre pays leur donnerait les garanties d'une vie plus calme et l'espérance d'un idéal humain.

Je reverrai toujours ces hommes et ces femmes confiants, ces cavaliers, ces notables de toutes les communautés du territoire, m'apporter leurs enfants ou leurs parents malades ; ils ne manquaient jamais de saluer le drapeau qui flottait sur le mirador de Dérik et plus d'un m'a confié :

« Il y a d'abord Dieu, « Khode », ensuite il y a toi docteur Bey..., et toi, c'est la France! »

Paris, 2 mai 1946.

GULUSAR KHANOM
ROSE JOLIE

Mon cœur s'est égaré sur une étoile;
comment pourrait-il se plaire avec la
lune?

Celui à qui convient la poussière ne
garde pas la rose, quoique la rose soit
plus prisée que la poussière, et quicon-
que trouve pour son cœur un remède
dans le vinaigre, ne trouverait dans le
miel qu'une augmentation de douleur.

FIRDOUSI.

Dans un vase irisé suspendu au plafond
par trois chaînettes d'argent, se balançait
une rose pourpre.

La chambre haute de la maison d'Ibrahim
en était embaumée. Ibrahim songeait à son
bonheur. Leila, sa femme, était tendre, active
et courageuse, et un enfant leur était né
voici deux ans. Oui sa demeure avait été visi-
tée par le bonheur; la rose qu'il regardait

avec amour et qu'il renouvelait chaque fois qu'elle se fanait, était pour lui la certitude de sa perfection, de sa pureté, de son éternité.

Ibrahim ne savait comment exprimer tout ce qu'il ressentait si vivement, mais les sentiments qui gonflaient son cœur étaient proches de l'extase. Leila entra dans la pièce avec Seidé, une fillette aux longs cheveux bouclés qui se précipita sur son père pour lui offrir un baiser.

Ibrahim la prit dans ses bras, les yeux brillants de fierté, caressa la chevelure enfantine et regarda les jeux de lumière sur les Monts. Au delà des terrasses d'Ain-Diwar, les éboulis de roches noires et grises, haute muraille naturelle face au Saklan et à Djéziré ibn Omar, s'amoncelaient jusqu'aux méandres encaissés du Tigre. Plus loin, la chaîne du Djudi Dagh avec ses arêtes et ses ravins profonds, se prolongeant vers la vallée du Khabour, vers Zakho, Ourmiah et la Perse, passait par une succession de nuances et de tons étrangement spirituels et fins. La

neige en couvrait les sommets et à cette heure du couchant, les ors, les roses et les verts en ciselaient les contours.

Ibrahim était heureux. Le temps des semailles et des fleurs approchait. Après un dernier regard long comme une prière, il ferma les volets de la fenêtre et s'assit à côté de sa femme qui cousait. Il alluma le feu de braise familial et fit chauffer l'eau pour le thé. Seidé chantonnait et dansait autour de ses parents. Son père rythmait de ses mains la cadence maladroite mais gracieuse de l'enfant, quand Abdi Agha, le grand-père, m'introduisit dans la chambre. Abdi Agha était le chef des Alianes. Il venait souvent à Ain-Diwar pour rencontrer les notables du pays et admirer les progrès de sa petite-fille qu'il chérissait. Il lui apportait toujours des friandises, aussi, quand elle le vit, Seidé lui prit les mains pour les embrasser et y blotir son petit front.

Abdi Agha s'assit, prit une tasse de thé, puis m'attirant à lui me dit de sa voix chantante et grave :

« Ce pays est le plus vieux de la terre, pays sauvage et dur, pays de la guerre mais aussi de l'amour, pays des grandes solitudes! »

Il se tut. En moi-même je pensais à la longue histoire qui avait meurtri cet antique berceau des civilisations et des religions, et dans cette maison calme qui dominait le village, j'essayais de comprendre le secret de la paix qui m'entourait.

Je levai les yeux. Abdi Agha vit la rose qui pendait et, prévenant une question, me déclara qu'elle était une rose d'amour provenant du tombeau d'une princesse kurde.

Abdi Agha ajouta : « Chaque vendredi, de tous les points du Bohtan de Djolamerg à Van, des jeunes gens, voilés de noir, y viennent en secret, deux par deux. Là, près des cascades de Dalali, dans la montagne dominant la ville et le fleuve avec son pont en ruines, le pont de Japhet, au-dessus de la vieille demeure fortifiée qui appartenait à la famille des Bader Khan, ils rêvent à la fille de l'un des Emirs du Bohtan. Ils l'invoquent et demandent son aide et sa protec-

tion pour que leurs amours ne connaissent ni tourment, ni trahison. On prétend même que les rosiers grimpants qui environnent ces lieux sont nourris du sang de cette jeune fille. Les amoureux en cueillent un brin de tige ou une fleur qu'ils ramènent chez eux : ils pensent ainsi garder le charme de cette princesse dont nul ne nie la présence mystérieuse dans la montagne, du côté des sources... »

Ibrahim, s'abandonnant à la rêverie, fixait les braises du feu. Seidé dans les bras de sa mère écoutait son grand-père et s'endormait.

Une inexprimable harmonie baignait cette demeure.

Je craignais de briser l'enchantement qui nous pénétrait, mais, à voix basse, je demandais à Abdi Agha s'il connaissait l'histoire de cette jeune fille dont le souvenir hantait tant de cœurs.

Abdi Agha sourit.

« Tu es mon frère, Docteur Bey, s'écria-t-il, tu sauras ce que je sais! D'ailleurs souvent, les soirs de fiançailles et de mariage,

nos Gavandas des environs de Djéziré ibn Omar et d'Ain Diwar rappellent les chansons de l'Emir Bader Khan et de sa fille Gulusar, la plus éclatante des roses du Kurdistan! »

« Regarde cette rose et écoute, je te dirai le récit merveilleux de sa naissance dans le roc où sont taillés les tombeaux de la famille des Bader Khan! »

Ecoute!...

« Bader Khan, le riche et puissant émir du Bohtan, était le fils d'une lignée de grands seigneurs du Kurdistan, dont le renom allait de Stamboul à Mossoul et dont l'influence était profonde parmi les tribus de la montagne. C'était un homme grand, au regard perçant et fier, à la peau cuivrée par le soleil et l'air des monts. Toujours prêt à combattre ses ennemis ou à organiser des fêtes et des chasses avec ses amis. Ses serviteurs étaient nombreux, le produit de ses terres important.

Il avait surtout une fille unique qui incar-

nait toute la grâce et la noblesse des femmes kurdes du Bohtan.

Elle s'appelait Gulusar, Rose jolie.

De loin, les jeunes montagnards venaient à Djéziré ibn Omar dans l'espoir de la rencontrer ou de l'apercevoir.

Elle sortait peu, toujours accompagnée et passait la plus grande partie de ses journées avec Set Nafice, la fille de Beko Awan, l'intendant de son père. Set Nafice lui ressemblait d'ailleurs comme une sœur et la chérissait.

Ensemble elles avaient, pendant le rude hiver, brodé des robes et crocheté de la dentelle, tout en racontant des histoires de la montagne de Van ou du Bohtan. Elles avaient rêvé au printemps qui venait avec ses innombrables floraisons. Bientôt leur demeure sauvage serait environnée d'un tapis aux couleurs les plus vives et de leurs fenêtres elles pourraient respirer le parfum des narcisses et des jonquilles, ce parfum qui accompagnerait leurs longues randonnées. Déjà dans les rochers violets, on enten-

daient les perdrix qui s'appelaient tout le long du jour, et dans les joncs et les menthes sauvages des bords du fleuve, les francolins lançaient leur chant nostalgique.

Oui, c'était bien le printemps qui venait.

On était en mars — les neiges étaient encore abondantes sur les sommets et le vent glacial accompagnait le sourd grondement des eaux du Tigre. Le ciel s'obscurcissait souvent, de lourds nuages tourmentés qui s'accrochaient aux cimes, se déchiraient et faisaient alors place à de belles éclaircies ensoleillées.

Mais, le soir, le ciel était d'un bleu de myosotis et dans l'air pur de légers nuages blancs et roses, en panaches, couronnaient la montagne, qui prenait une parure vivante de violets et de bleus sombres. Des feux s'allumaient dans les vallées et chaque campement avait les siens, clignotant lorsque la nuit tombait.

Un matin sans nuages, aux ombres très bleues, Gulusar contemplait du haut des ter-

rases de sa demeure féodale le grand panorama de la vallée.

Dans une boucle de la rivière, Djéziré ibn Omar, cette fantastique cité qui abrite dans ses vieilles mosquées au minaret branlant le tombeau de Noé et un fragment de sa tente, présente une masse compacte de maisons aux murs de basalte et ses caravansérails groupés comme de grands cubes noirs au bord du Tigre... Gulusar essayait d'en distinguer les détails et suivait le va-et-vient des habitants dans les ruelles.

Son imagination vagabonde erra dans les soukhs où s'amoncellent les richesses du pays. Là, les montagnards kurdes vendent leurs tapis de laine ou de poils de chèvre, leurs fruits, leurs légumes, les œufs de leurs villages, et elle les inventait derrière de lourds étalages, échangeant des plaisanteries. Gulusar croyait même entendre dans les rues pavées de silex, le bruit dansant des sabots qui résonnent gaiement tandis que les fers des montures lancent des étincelles au passage d'une troupe de cavaliers. Elle

se fondait dans la vie errante et passionnée du vieux bourg que fréquentent les contrebandiers d'Irak et de Syrie, et les jeunes gens des tribus farouches de la montagne. Elle rêvait qu'elle partait à cheval vers le Sud; elle se voyait traversant le Saklan en hiver quand les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail, et même se débattant dans l'eau froide après une glissade de sa jument sur les galets trop lisses. A cette idée elle sourit...

Une vapeur bleue flottait sur le fleuve.

Dans le vieux chêne au tronc creux qui ombrageait son jardin, des rossignols de montagne, noir et blanc, chantaient.

Des corbeaux et des ramiers s'envolaient des falaises qui dominaient le Tigre.

Près du pont de Japhet, « Pera Bafet », — disons-nous, Kurdes, — des canards et des oies sauvages réchauffaient leurs plumes sur un banc de sable.

Et Gulusar rêvait en suivant du regard les transformations de ce vaste paysage.

Après de longues veillées d'hiver et les

pluies et les neiges, Gulan, le mois des roses, lui apportait comme la fraîcheur d'une nouvelle espérance.

Comme les lourdes murailles de la demeure paternelle étaient sinistres. Comme lui pesait le fardeau de sa vie confinée!

Gulusar, malgré l'atavisme et l'éducation qu'on lui donnait, sentait monter en elle un désir violent de s'épanouir librement, de dominer et d'aimer.

Ces pensées l'enivraient. N'était-elle pas la fille unique du plus puissant Emir du Bohlan?

Un jour viendrait où elle-même pourrait conduire des tribus aux côtés d'un Agha, jeune et fier, épris de cette liberté farouche qui vibre chez tous les fils de la montagne!

Elle se voyait déjà chevauchant dans la vallée à la tête d'une nombreuse troupe de cavaliers chamarrés.

Elle était courageuse; elle saurait, s'il le fallait, se battre pour l'indépendance et l'honneur de son pays!

Mais surtout, elle croyait au bonheur. Elle

songeait à la lumière de l'amour, à ses joies, à la volupté. Elle regardait en elle, pour assister, muette, aux féeries de son cœur...

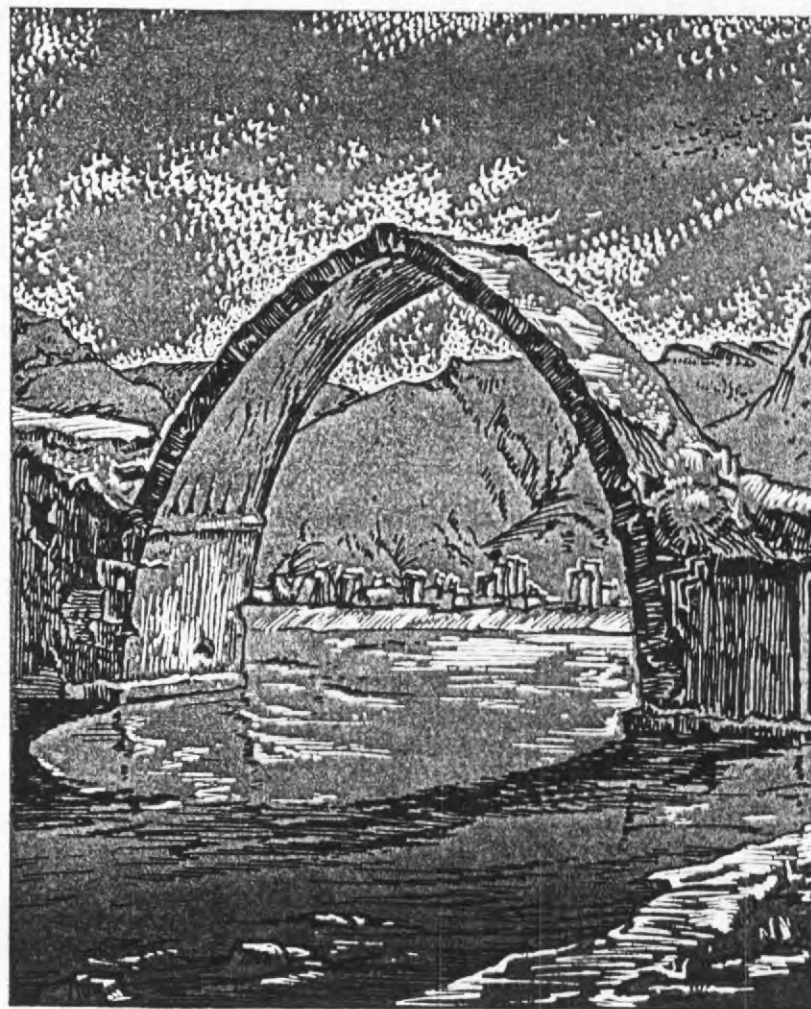
L'image obsédante du chef qui viendrait la chercher pour la conduire dans le château de ses rêves revenait sans cesse.

Avec lui, elle entrait dans une maison ensoleillée, bâtie sur un sommet. Assise sur l'encolure d'une jument blanche, entre les bras de son Agha aux éperons d'or, elle connaissait l'ivresse d'une marche nuptiale. Des femmes et des enfants chantaient et frappaient des mains. Du haut des terrasses on lançait sur son cortège des guirlandes de roses, des poignées de pièces d'or!

Les vivats, les coups de fusil tirés en son honneur la grisaient. La cour du château était un tapis de pétales de fleurs. Devant l'entrée, les anciens de la famille, les femmes aux habits de velours brodés, l'accueillaient comme une reine!...

On lui offrait les présents de la félicité.

Mais elle avait beau chercher dans son souvenir ou dans son rêve, elle n'arrivait pas



à le reconnaître, ce prince qu'elle aimait déjà. Elle ne l'avait pas encore rencontré, il fallait attendre... attendre!...

Et Gulan venait, Gulan, le mois des amours, le mois des roses pourpres...

Gulusar se laissait aller ainsi au charme qui l'envahissait devant le déroulement merveilleux du paysage si familier qu'elle admirait avec amour. Chaque détail, les couleurs et les formes dansaient parmi les fantaisies de son cœur...

Au bord du fleuve, des femmes et des jeunes filles kurdes en haillons ramassaient des herbes épineuses et desséchées pour leurs foyers. Leurs pieds nus, mouillés par la rosée, foulaient déjà les tulipes écarlates, les narcisses, les jonquilles d'or, les arnicas sauvages qui fleurissent dans les prés de Bané Dogalem.

Sur un banc de sable, près du mausolée persan, un berger jouait de la flûte en gardant son troupeau.

Triste et monotone la mélodie qui sortait du bois de cette flûte. L'écho la répétait sur

les eaux boueuses aux ombres violettes. Et Gulusar en percevait les bribes mélodieuses avec avidité.

Là-haut, du côté des sommets, le Chichou-rik Dagh étincelait de neige et d'azur.

La calme grandeur de ces lieux fut soudain rompue par les clameurs et les bruits d'une troupe d'hommes à cheval, précédant une caravane d'ânes lourdement chargés.

Gulusar se pencha pour mieux voir les cavaliers qui approchaient par la piste rocailleuse conduisant à la demeure de Bader Khan. Elle distingua des vêtements étrangers et aux intonations du langage elle comprit que c'était sans aucun doute un groupe d'Arabes de Mossoul.

Vivement Gulusar ramena un côté de son keffieh devant son visage et quitta sa terrasse pour regagner sa chambre. Elle était inquiète et heureuse à la fois. Ces riches marchands qui avaient traversé le désert, allaient certainement offrir à son père les marchandises les plus variées et elle savait bien qu'elle en aurait sa part.

Elle écouta attentivement...

Mais les murs étaient épais, et sa demeure comme une prison dans la forteresse de l'émir : aucun bruit n'y parvenait en dehors du lointain murmure du Tigre au pied des rocs et, par gammes espacées, du chant d'amour des francolins qui semblait jaillir des lauriers-roses sur les bords du Saklanl

La caravane était arrivée devant le portail qui donnait sur une vaste cour rectangulaire, entièrement pavée de blocs de basalte, au centre même de la forteresse de Bader Khan.

Des serviteurs kurdes armés de fusils et de poignards à fourreau d'argent s'y tenaient en permanence. Ils allèrent s'enquérir de l'identité des visiteurs, conduisirent les chevaux dans les écuries et parquèrent les ânes que leurs maîtres, des Arabes du Nedj et d'Iraq, déchargèrent de leurs lourds ballots.

La venue d'étrangers, d'Arabes en particulier, était toujours saluée avec une sympathique curiosité. On les savait riches. Ces

hommes étaient beaux, les traits nobles et émaciés, le regard noir, étincelant, les longs cheveux bouclés et tressés.

L'un d'eux, et qui semblait leur chef, portait un keffieh blanc à franges d'or. Il était jeune, de fort belle taille, et caressait l'encolure d'une magnifique jument dont la queue et la crinière avaient été teintes au henné. Il fit comprendre aux Kurdes qui l'observaient, qu'il désirait voir l'Emir du Bohtan.

Bader Khan vint à sa rencontre, lui souhaita la bienvenue en arabe, et le fit introduire dans la salle de réception du château. C'était une grande pièce qui semblait taillée dans le roc; des lampes à huile étaient suspendues aux angles; dans une cheminée, un feu pétillait et des serviteurs préparaient des boissons chaudes. Bader Khan le fit asseoir sur une banquette recouverte de tapis et de coussins.

Après la tasse de café d'usage, l'Arabe, le Cheikh Nour ed din, lui expliqua qu'il était venu de Bagdad pour apporter des présents

au puissant émir du Bohtan et discuter avec lui des relations commerciales et des échanges qu'il aurait aimé organiser avec les bourgades et les tribus kurdes de la vallée.

Bader Khan s'intéressa beaucoup aux propositions qui lui étaient faites. Il ne connaissait pas Nour ed din, mais les tapis, le thé, le sucre qu'on venait de lui offrir n'avaient pas été sans le toucher.

Il resta songeur un moment, se leva et, attirant à lui Nour ed din, lui montra par les étroites fenêtres qui s'ouvraient sur la vallée, le fleuve royal qui serpentait comme un joyau de saphir, miroitant au soleil. Nour ed din était saisi par la majesté du paysage. Bader Khan, souriant, lui déclara : « La rivière qui gronde là, au fond des ravins est la même que celle qui fait la gloire de votre Bagdad, c'est celle où vont boire vos troupeaux, comme les nôtres; elle qui étanche notre soif, n'est-elle pas un gage de notre amitié? » Nour ed din était perplexe. Certes, c'était bien la même rivière, mais ici elle était encadrée dans la montagne, alors

que, dans le Sud, derrière le Karatchok, elle était libre, dans le désert dont elle faisait la richesse!... Tous deux reprirent du café amer avec des gâteaux et des fruits confits qui sont la spécialité de Djeziré ibn Omar. Les serviteurs s'empressaient autour d'eux, disposant sur des tables des noix de la montagne, du raisin sec, de cigarettes d'Istamboul. Beko Awan, l'intendant de l'Emir qui les dirigeait, fut présenté au Cheikh par son maître ainsi que les aghas et les notables de sa suite.

Beko Awan aimait les fêtes. Il ordonna que l'on préparât un grand dîner et que l'on fit venir les troubadours de l'Emir. La joie régnait dans l'assistance. Seules les femmes n'avaient pas encore été admises à la fête, mais elles savaient que leur tour viendrait.

Gulusar Khanom avait rejoint son amie Set Nafice, et, par une porte du grand hall, elles observaient en silence les invités de l'Emir. Le Cheikh Nour ed din, attira bien vite leurs regards; il conversait avec des Arabes de sa troupe. Leur voyage ne serait pas

vain. Ils rapporteraient bien des choses dans leur tribu.

Soudain, il se tut. Il venait d'apercevoir les deux jeunes filles qui le fixaient. Un instant son regard perçant plongea dans les yeux de Gulusar qui tressaillit, et, sans comprendre, recula d'un pas dans l'ombre, entraînant avec elle sa compagne derrière l'un des montants de chêne de la grande porte.

Comme Nour ed Din était beau! songeait-elle. Et quelle étrange passion animait l'impassibilité apparente de ce fils du désert, venu de Bagdad. Comme ses traits étaient purs! Combien fines ses mains! Ses vêtements brodés d'or, sa ceinture damasquinée d'or et d'argent rivalisaient avec les plus beaux habits de l'Emir.

Pourquoi se sentait-elle si inquiète soudain?

Elle frémissait aux battements rapides de ses artères.

Nour ed Din serait-il le Prince auquel elle rêvait souvent?

Elle s'interrogeait, anxieuse, et repassait

dans son cœur exigeant et pur les courts instants qu'elle venait de vivre en sa présence...

Peut-être ses prières et le vœu de son attente allaient-ils se réaliser enfin; peut-être que le dieu de son âme était-il décidé à faire jaillir de ses profondeurs les eaux tumultueuses de son destin?

Tant de bonheur possible, après tant d'épreuves, la rendait prête aux volontés de l'avenir.

Elle ne pouvait plus détacher ses pensées de Nour ed Din!

Mais déjà le doute naissait en elle; une fièvre étrange la parcourait. Il lui semblait vibrer comme une corde tendue sous l'archet. Une force mystérieuse prenait possession de son être et l'obligeait à considérer Nour ed din comme une fleur se tourne et s'incline vers le soleil du matin.

C'était lui, lui seul qu'elle désirait sans limite, sans raison, avec passion!

Mais Nour ed din l'avait-il remarquée?

Gulusar connaissait l'attrait de ses char-

mes; elle espérait que cette visite si inattendue et qu'elle croyait maintenant prédestinée serait pour elle comme un couronnement, le début d'une nouvelle existence.

Nour ed din l'avait fixée avec surprise et tendresse. Elle ne pouvait s'être trompée, il l'avait distinguée entre toutes.

Mais que faire? Le reverrait-elle?

Toutes ces pensées, ces questions s'entremêlaient dans sa tête.

Il y avait tant d'obstacles, tant d'inconnus en ce soir de fête! Cependant, malgré l'âpreté de ses sentiments, elle percevait clairement que la passion qu'elle éprouvait si vivement serait pour elle le premier et le seul amour de sa vie.

D'ailleurs, ce pressentiment en soi menaçant la rendait heureuse car pour Gulusar il n'y avait pas d'autre moyen de concevoir le bonheur.

Quant à Set Nafice, elle s'abandonnait à ses côtés aux jeux futiles de son imagination et elle écoutait, l'oreille tendue, les récits des gens d'Arabie.

Bientôt les flûtes et les tambourins des Gavandas résonnèrent gaiement et leurs chants épiques emplirent les voûtes.

La fête battait son plein.

L'Emir, lui aussi, était de très joyeuse humeur. Cette belle journée s'achevait pleine de promesses pour ses intérêts. L'étranger qui venait de lui rendre visite n'était-il pas riche et puissant? Tout en observant ses hôtes et les siens, il ébauchait de nombreux projets. Il buvait aussi le fin arak qui fait danser le sang dans les artères et rend l'œil plus vif.

Bientôt il se mêla à la conversation après que les Gavandas se fussent arrêtés de chanter. Il venait proposer à Nour ed din une grande chasse aux sangliers sur les bords du Saklan. Ses bergers en avaient vu une harde qui s'était réfugiée dans les grottes surplombant les broussailles et les lauriers-roses des rives du fleuve.

Nour ed din en accepta l'idée sans enthousiasme.

Les plaisirs des Kurdes n'étaient pas les siens.

Quant à Beko Awan, il se prodiguait auprès de chacun et, derrière son front plissé, songeait à l'avenir.

L'idée de la chasse lui convenait plus qu'à tout autre. Il aimait monter à cheval et son fusil était bon.

Il observait Nour ed din qui lui paraissait assez mystérieux et avait remarqué l'insistance avec laquelle il avait essayé, en vain, de revoir Gulusar qui s'était esquivée. Il avait pourtant pu surprendre l'anxiété de Gulusar et l'éclat de ses yeux. Il songeait en regardant Nour ed din à sa famille si puissante dans les sables du désert... Nour ed din était peut-être venu à Djéziré ibn Omar pour une autre raison que celle de ses affaires; si c'était pour demander à Bader Khan la main de sa fille?

Cette supposition le remplissait d'amertume et d'envie.

Il ne fallait pas que Gulusar soit à un étranger. Elle devait rester dans son pays et

devenir la femme d'un Agha kurde. D'ailleurs son bonheur l'irritait. Depuis vingt ans il avait servi la famille de Bader Khan, vu naître Gulusar.

Il se souvenait de la mort de sa mère après une naissance difficile. Elle était la seule héritière des richesses de son père et il ne fallait pas qu'un Arabe du Nedj en récolte les fruits, fût-il aussi puissant que le Sultan. Par ses loyaux services n'avait-il pas, lui, Beko Awan, l'intendant méticuleux, accru les biens de son maître?

Certes, il en avait acquis des profits, et son ambition avait jusqu'alors connu bien des réussites; mais il pensait qu'il avait aussi des droits. D'ailleurs, il avait élevé sa fille Nafice dans l'amitié de Gulusar, et réussi, il en était persuadé, à en faire une rivale par la grâce et l'éducation; c'était bien pour pouvoir agir sur elle. Il se rappelait les tentatives vaines de la marier à l'un de ses proches. L'Emir était resté impénétrable sur ce sujet. Sans doute l'aimait-il profondément et ne voulait-il pas la perdre : Beko Awan

en avait ressenti une déception très vive et même de la haine pour son maître.

La jalousie le rongait.

C'est pourquoi il préférait, plutôt que d'attendre les événements, les accélérer et les diriger.

Pour réussir il voulait agir vite, même au prix de l'honneur et de la vie de Gulusar. Le père inflexible serait le justicier. Nafice, qui ressemblait à son amie, suivrait les conseils qu'il lui donnerait, il le savait : dans ses sombres machinations Beko Awan décidait qu'elle servirait d'appât aux désirs et aux intentions de l'étranger. Son plan était prêt. Ses yeux brillèrent d'un éclat dur, ses lèvres ébauchèrent un sourire perfide.

Les Gavandas, après s'être abreuvés, reprirent leurs dahol et zourna et se remirent à chanter.

Dans le grand hall où les flammes projetaient des ombres violentes, la fête reprit de plus belle.

Par les fenêtres grillagées on voyait de lourds nuages tourmentés accrochés aux

cimes des monts enflammés par le coucher du soleil.

Bientôt un vent puissant découvrait la profondeur du ciel qui, en s'obscurcissant, scintillait des feux d'une myriade d'étoiles.

Alors que les Arabes restaient silencieux aux côtés de leur maître, le Cheikh Nour ed din, les Kurdes s'étaient mis à danser, entraînés par les deux Gavandas.

Se tenant par le petit doigt, les danseurs balançaient leurs têtes et leurs troncs, selon les variantes d'une cadence sauvage. Ils la rythmaient par une succession de pas et de demi-pas, suivis de sauts, dont l'art résidait dans la souplesse des genoux. Tous ces Kurdes robustes exécutaient un rite ancien, et leur ardeur instinctive faisait la joie des femmes et des enfants qui s'étaient groupés sur le pas de la grande porte et regardaient.

La soirée s'acheva très tard.

Tous s'étaient quittés, souhaitant un jour ensoleillé pour le lendemain, et en invoquant la bénédiction de Dieu. « Khode » disaient

les Kurdes, « Allah » répondaient les Arabes.

Beko Awan, après avoir quitté l'Emir, passa quelques instants dans la chambre de sa fille, qui était très pâle lorsqu'il la quitta.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Bader Khan et ses gens s'affairaient près des écuries où l'on scellait les chevaux. L'étoile du Berger scintillait encore dans l'azur d'un ciel sans nuage, un lac d'azur immense, sans tache et sans ride.

Déjà les hirondelles qui venaient de rentrer du Sud voltigeaient autour des sombres murailles et les canards blancs au bec rouge et à la tête gris perle, passaient en vol régulier dans la direction du lac de Van vers le Nord; on pouvait distinguer les rayures brunes et vertes de leurs ailes.

Les serviteurs de Nour ed din attendaient le Cheikh. Mais Nour ed din prétextant un violent mal de tête, était resté dans sa chambre. Certes, il avait trop mangé la veille, mais il souhaitait surtout profiter du calme de la maison pour essayer de revoir Gulusar Khanom!

Il avait déjà connu une femme, jeune bédouine que les rites du désert avaient rendue épouse et mère. Il se souvenait du bonheur sauvage qu'il avait éprouvé, mais comme ses pères, il croyait que l'homme fort doit être le maître de plusieurs épouses. Il avait recherché une compagne moins animale, plus spirituelle et considérait Gulusar comme une offrande de la providence. Il sentait qu'un amour violent, incompréhensible, s'était emparé des fibres de son cœur. Il aimait Gulusar et ferait tout pour la ramener avec lui. Pour eux, le désert reflleurirait, et sous les étoiles autour d'un grand feu, les danses et les chants retentiraient!

Gulusar, Rose des Roses, jeune fille au nom unique, Gulusar Khanom deviendrait la reine du désert!

Nour ed din était riche : il lui serait facile de payer le tribut de l'alliance avec la famille de Bader Khan.

Pour ses peuples nomades ce serait une force et une sécurité, car, dans leurs déplacements, ils venaient régulièrement s'instal-

ler sur les pentes Sud du Karatchok, aux portes du Kurdistan.

Il revit encore le velours des yeux de Gulusar; il désirait pouvoir la serrer dans ses bras; Gulusar devait être plus légère qu'une gazelle. Mais Nour ed Din désirait s'assurer une fois encore de la beauté de Gulusar, de son accord à ce projet qui changeait toute sa destinée. Il en parlerait ensuite à l'Emir.

Bader Khan et ses Kurdes étaient partis vers le Saklan. Les chevaux descendaient en trottant entre les rochers. Près d'un noyer solitaire dont les branches étaient nouées de chiffons blancs, témoignages des vœux que nous formons en passant sur cet âpre sentier, une meute de grands loups détala vers les ravins de la montagne.

Heureux présage, la chasse serait certainement fructueuse, fit remarquer Beko Awan à l'Emir. L'air était bon.

Une brise descendant du Nord masquait les odeurs et le bruit fait par la troupe, qui bientôt arrivait sur les bords du Saklan.

Les perdrix chantaient dans les rochers,

et dans les touffes de roseaux bruissait tout un peuple d'oiseaux.

Les cavaliers s'étaient égaillés. Près des grottes, l'Emir fit déboucher les sangliers qui se précipitèrent en file vers le fleuve.

Des coups de feu claquèrent. La nouvelle fête avait commencé, et déjà deux énormes bêtes gisaient mortellement frappées.

Bader Khan était parti au galop à la poursuite d'un vieux mâle qui semblait le chef de la harde...

Du haut de son balcon, Nour ed din, qui avait pris une tasse de thé, admirait le paysage et suivait d'un œil distrait les ébats des chasseurs. Puis il observa la cour du château où des voix de femmes se faisaient entendre. Gulusar, qu'accompagnait Set Nafice, se promenait dans son jardin.

Gulusar semblait heureuse, oui vraiment, Gulan, le mois des amours approchait.

Nour ed Din n'arrivait pas à bien distinguer Gulusar de Nafice, tant elles se ressemblaient : elles étaient toutes deux également

charmantes dans leurs longues robes de satin, un long châle brodé leur couvrant la tête et la nuque, ne laissant paraître que l'ovale du visage.

Un serviteur de Beko Awan, Gabro, avait reçu les confidences de son maître, et devait veiller sur le Cheikh; il le trouva ainsi, attentif et silencieux sur sa terrasse. Il comprit le trouble de Nour ed din lorsqu'il vit lui-même les deux jeunes filles dans le jardin.

Après avoir versé une nouvelle tasse de thé au Cheikh, il s'en alla.

Set Nafice rentrait en compagnie de Gulusar Khanom. Il s'approcha de Nafice, et l'entraînant avec lui dans un sombre couloir il lui répéta ce que l'intendant lui avait sans doute déjà dit la veille; et en la quittant il insista pour qu'elle agisse comme son père le lui avait recommandé. Elle en demeura perplexe et blême. Mais elle se ressaisit. N'était-elle pas aussi digne d'intérêt que son amie? Elles avaient le même âge et Nafice savait elle aussi sa beauté. D'ailleurs, le Cheikh Nour ed din ne pouvait la reconnaî-

tre. Il lui serait facile de l'attirer à elle. Son œil brillait d'envie et de désir : Beko Awan devait avoir raison.

Gabro la quitta vivement, s'assura que Gulusar était rentrée chez elle et qu'elle s'était remise à broder. Il savait qu'elle ne quitterait plus ses appartements.

Après l'entretien qu'elle avait eu avec Gabro, Nafice traversant le grand hall pour regagner sa chambre, rencontra Nour ed din qui, après l'avoir longuement fixée, s'approcha d'elle en murmurant : « Gulusar Khanom ! Gulusar Khanom... quelle bénédiction, quel présent d'Allah m'ont été offerts lorsque je suis entré dans cette maison et que je vous ai rencontré!... »

Nafice ne répondit pas, mais, après une courte hésitation, elle sourit et poursuivit sa marche vers sa chambre, accompagnée de Nour ed din qui s'était vite aperçu de sa faiblesse et de sa secrète complicité!

Il se souvenait des conseils que les anciens de la tribu lui avaient donnés : L'homme qui prend pouvoir sur les femmes d'une autre

tribu, en possède déjà les richesses; et il s'en réjouissait en secret.

Bientôt ils refermaient derrière eux la porte de chêne de la chambre de Set Nafice tremblante : ils étaient seuls...

« Gulusar Khanom, Rose des roses, murmurait le jeune prince du désert... Rose très jolie!... »

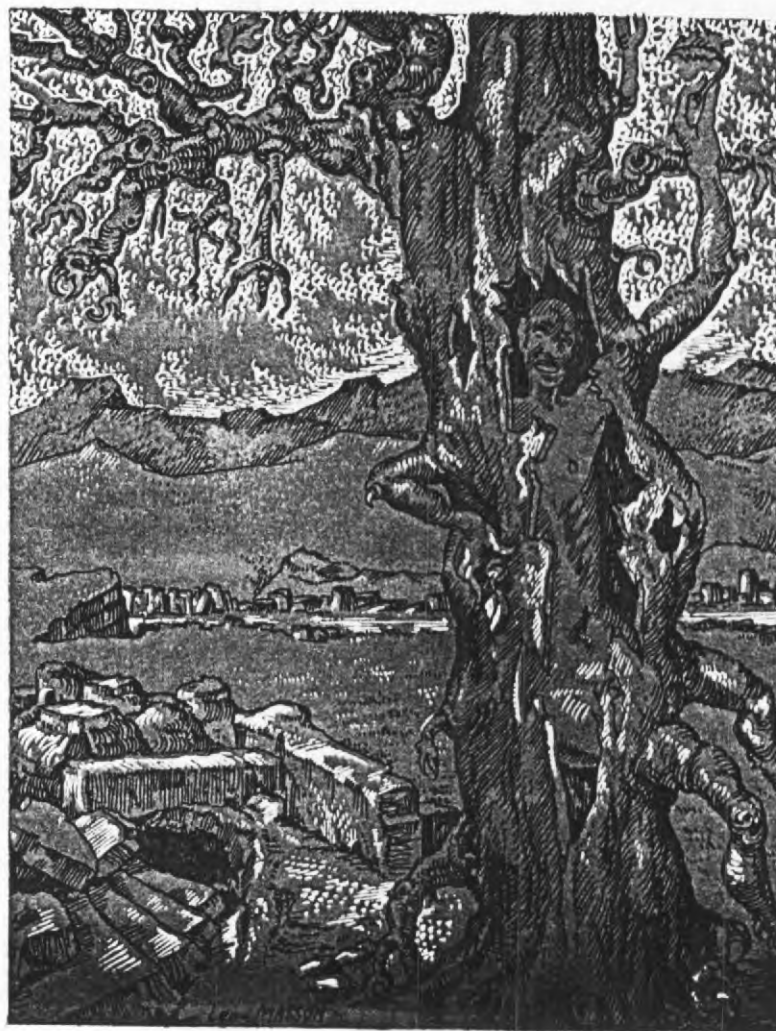
Nour ed din s'était approché d'elle. Il caressa la belle chevelure, passa un doigt vibrant sur les longs cils de Nafice dont le jeune corps frissonna. Elle lui saisit les mains pour l'éloigner d'elle : « Nour ed din... Nour ed din... ez Katchik! Je suis vierge! » dit-elle dans un soupir. Mais Nour ed din la prit à la taille et darda sur elle des yeux de feu. Nafice... tenta mollement de l'écarter, mais son corps la trompait; elle s'étendit sur sa couche. Il n'y avait rien à faire contre la fatalité. Comment avait-elle pu entraîner chez elle un homme si beau?

Nafice connaissait l'éveil exquis de plaisirs ignorés, un cœur viril battait contre le sien. Elle attira violemment à elle Nour ed din

trionphant. Ses yeux se troublèrent. Elle s'abandonna. Nour ed din la prit et l'entraîna, anéantie, soumise, sur les rives de l'Eternité.

Gulusar Khanom, Gulusar!...

Dans la vallée, l'émir conduisait la chasse. Il avait réussi à acculer au fleuve le vieux sanglier qu'il poursuivait de près, suivi de ses meilleurs serviteurs. Le sanglier, blessé d'un premier coup de feu, s'était jeté à l'eau et nageait vigoureusement dans le sens du courant en direction de Mesra Moslem, où la courbe du fleuve le rapprocha de la rive qu'il tenta d'atteindre. Là, Bader Khan l'acheva d'une balle en plein crâne. Ses compagnons abattirent encore quelques cols verts et des oies sauvages. Après un court arrêt aux abords du village kurde, la troupe de chasseurs repartit en direction de la forteresse. Les bêtes abattues avaient été chargées sur des mulets qui ployaient sous le poids. Chacun rentrait harassé mais content. Bientôt ce



furent les rocailles et les falaises de Djéziré ibn Omar et l'on arriva devant la grande porte de la demeure du plus fier des émirs de Bohtan.

Bader Khan s'était promptement débarrassé de ses armes et dans le hall il enleva son lourd manteau de peau fourré de laine et son kolbac d'astrakan noir, au milieu des exclamations de ses hommes qui faisaient résonner sur le pavé leurs bottes aux éperons médiévaux.

Après s'être lavé le visage et les mains, Bader Khan but tranquillement une petite tasse de café amer, puis un verre d'eau glacée. Beko Awan, son intendant, était à ses côtés; tout en affectant un grand contentement, il semblait inquiet; des rides profondes barraient son visage. Après s'être absenté quelques instants, il revint auprès de son maître et avec un calme cynique lui déclara : « Nour ed din, le Cheikh, ne semble pas être très malade, Emir! »

Bader Khan, absent et fatigué, ne répondit rien. Mais Beko Awan insista : « Nour ed din

n'est pas venu à notre chasse, mais il s'est reposé dans la chambre de Gulusar!... »

A ces mots, Bader Khan fixa l'intendant, pâlit et se dirigea dans le couloir qui conduisait à la chambre de sa fille. Là, il croisa Nour ed din, impassible, mais le regard brillant, qui le salua et se dirigea vers le hall. Il tenait dans les mains un chapelet d'ambre que machinalement il égrenait. Bader Khan passa sans mot dire et d'un geste violent ouvrit la chambre de sa fille. Gulusar Khanom était assise sur un tapis de Perse et faisait de la dentelle. La lumière qui filtrait dans la chambre éclairait son profil, mais donnait une pâleur extrême à ses traits. Au bruit que fit son père en entrant elle se redressa et d'un élan s'inclina devant l'émir. Celui-ci la repoussa brutalement. Gulusar, mortellement inquiète, se demandait ce qui pouvait causer cette fureur subite, et, levant la tête pour interroger, elle s'aperçut qu'un événement grave pour elle venait de se passer : Jamais encore son père ne lui était apparu ainsi.

Bader Khan en termes violents maudit sa

filles et l'étranger qui, croyait-il, venait d'entacher son honneur. Il invoqua son Dieu, s'écriant d'un ton pathétique : « Pourquoi une telle malchance s'est-elle abattue sur ma demeure? » -- Gulusar, effrayée et ne comprenant rien à ce qui lui arrivait ni aux cruels soupçons de son père, supplia, jura n'avoir quitté sa chambre que quelques instants avec Set Nafice pour se promener dans son jardin et n'avoir pas rencontré le Cheikh Nour ed din; mais rien ne put calmer la fureur de Bader Khan qui, sans ajouter un mot à ses insultes, enferma sa fille dans sa chambre.

Gulusar sombra dans le désespoir et Nafice pouvait entendre dans la chambre voisine ses pleurs, ses sanglots et ses prières.

Bader Khan revint dans le hall comme un fauve qui cherche une proie. Sa fille l'avait déshonoré; elle essayait (il en était persuadé) de détourner ses soupçons par des mensonges. Elle méritait sa malédiction; mais un autre devait la partager.

Son apparition sinistre fit brusquement

taire les Kurdes et les Arabes qui s'étaient rassemblés pour se reposer en attendant le festin qui devait suivre la chasse. Tous observaient Bader Khan et ses yeux perçants où l'on sentait la haine.

Bader Khan ayant appelé son intendant, lui lança quelques mots à voix basse et s'en fut dans sa chambre. Il était abattu, consterné. Bader Khan, l'émir inflexible et cruel, se mit à pleurer. Ses aïeux lui avait inculqué la loi d'airain, mais aussi un sens très vif de l'honneur familial.

Son père un jour lui avait dit que dans les montagnes du Bohtan, ce cœur du Kurdistan, l'amour était un joyau plus précieux que l'or le plus pur, et l'honneur plus noble et désirable que la vie! Comment sa fille unique, Gulusar Khanom, la plus belle des filles du Kurdistan, avait-elle pu céder à la première tentative d'un étranger, d'un de ces fils du désert, aussi séduisant certes qu'un guépard, mais plus fourbe qu'un chacal!

Comment Gulusar, l'enchantement de sa

demeure, le souvenir de sa femme, l'Emira morte en lui donnant le jour, comment avait-elle pu oublier les vertus de son sang!

Il l'avait tant aimé!... Les tribus la vénéraient; tous les aghas, les anciens et les jeunes voyaient en elle comme la protection et l'inspiration de leur avenir. Rien ne lui avait jamais été refusé. Rien de ce qui est juste et beau.

Tous ces espoirs, ces souvenirs entachés maintenant, déchiraient l'âme de l'Emir.

Ainsi, Gulusar ne valait pas plus que les filles de Diarbékir ou d'Istanbul la corrompue. Il ne pouvait y avoir qu'une issue à ce drame, et Bader Khan, soudain calmé, prit une sombre résolution.

Son départ de la salle avait délié les langues. Les gavandas, qui connaissent les secrets des hommes et parfois prédisent l'avenir, murmuraient entre eux. Un grand malheur frappait le Bohtan; il ne pouvait y avoir d'autre raison que la venue du Cheikh Nour ed din et de sa caravane à Djéziré ibn Omar. Ce dernier se sentait coupable. Il était

prêt à payer le prix du sang pour avoir violé la loi d'hospitalité. Il était riche et se disait qu'il réussirait à calmer l'émir en lui offrant un petit sac rempli de pièces d'or et en demandant de ramener Gulusar avec lui comme épouse. Il pensait à Gulusar dont le parfum l'enivrait et le grisait, Gulusar, rose des roses...

Beko Awan assistait au déroulement du plan qu'il avait machiné. Il se rendit auprès de l'Emir, simula un grand chagrin, excusa maladroitement Gulusar. Mais Bader Khan le fit taire et lui donna des ordres qui devaient être exécutés. Le soir même, Beko Awan feignit à nouveau le désespoir, il salua l'émir et se retira. Il était bien certain maintenant que les instructions qu'on lui avait données ne seraient plus changées. Dans son cœur qui battait très fort, la pensée d'être sur le point de réaliser son rêve le réchauffait et lui procurait une joie secrète et terrible.

Le reste du jour fut sinistre.

Un malheur très grand couvrait de son

ombre les lourdes murailles de Djéziré ibn Omar.

Les Gavandas avaient chanté les épopées de la famille de Bader Khan, et, dans l'assemblée qui écoutait ces hauts faits, personne ne voulait croire qu'une des plus tristes pages de cette histoire se préparait là, presque sous leurs yeux. Les Kurdes groupés près des fenêtres accompagnaient de la voix les couplets qu'ils connaissaient bien et scandaient du pied le rythme violent et passionné. Ils éprouvaient quelque gêne à être mêlés à ces Arabes qui, à leurs yeux, avaient provoqué la colère de l'émir.

Dans la vallée, l'air dansait, vif et parfumé, sur la rivière de saphir — la journée était lumineuse et le soir serait calme : d'un calme mortel et froid.

L'Emir ne reparut pas de tout le jour.

Des Kurdes armés avaient été disposés par ses ordres sur la route qui montait à sa demeure et dans les grands rochers qui la surplombaient.

Vers le soir, par un portillon qui s'ouvrait

du côté de la montagne, ils purent distinguer un groupe d'hommes guidé par Brahim Agha, l'un des plus anciens chefs de tribu qui servaient l'Emir. Ils entraînaient avec eux une jeune femme, sans doute Gulusar Khanom, le visage entièrement voilé, et Nour ed din, le Cheikh du désert, bâillonné, entravé, et solidement tenu par deux montagnards kurdes.

Ce groupe s'arrêta sur la grande dalle noire qui domine les cascades de Dalali.

Là, Gulusar, insensibilisée par l'effroi et dans l'impossibilité de comprendre ce qui lui arrivait, fut attachée à Nour ed din, dos à dos, par une solide corde.

Les hommes formaient un cercle silencieux autour d'eux et Brahim Agha fixa un instant le couple tragique qu'il avait reçu l'ordre de faire disparaître.

Nour ed din ne pouvait pas voir ses gardiens, mais il sentait contre ses reins battre le cœur de Gulusar. Il aurait voulu s'expliquer, la sauver à tout prix, lui redire la passion violente qui l'avait poussé vers elle;

mais en vain. Lui qui avait été un fils de la solitude, lui dont le cœur était aussi prompt qu'un oiseau du désert, il sentait bien dans ses entraves que la nuit et la fin étaient venues pour lui!

Inch Allah!

Brahim Agha avait sorti de sa gaine d'argent un poignard effilé. Sans prononcer un mot, il frappa Gulusar qui s'affaissa; puis Nour ed din. Les deux corps s'écroulèrent sur le roc de basalte et leurs sangs se mêlèrent. Dans une entaille, ils furent jetés, tels quels, liés dos à dos, et recouverts de pierres et d'un peu de terre. La perle du Bohtan venait de disparaître : les Kurdes qui l'avaient accompagnée à son supplice frémissaient à cette idée de la mort qui nous est familière mais qui porte toujours la marque du destin et peut-être de Dieu.

Ils s'en allaient par le sentier qu'ils avaient pris vers la forteresse, graves et songeurs — et revoyaient dans leur pensée la grâce de Gulusar, son œil plus doux que celui de la

perdrix, sa voix chantante comme l'eau des sources.

Ils maudissaient Nour ed din — et le front baissé, craignaient d'attirer sur eux la malédiction de ce jour néfaste. L'ombre devenait plus épaisse. Dans les ravins, les chacals et les loups glapissaient et aboyaient. Quand le silence revenait, ce n'était que pour mieux entendre le murmure grave des eaux qui roulaient dans la vallée, murmure lointain que le calme de la nuit rendait plus sonore.

Déjà la lune apparaissait au-dessus de la muraille noire du Djudi Dagh et sa lumière douce allait peu à peu recouvrir le paysage d'un voile laiteux. Dans l'eau miroitante, une barre d'argent comme l'arche d'un pont unissait les deux rives du fleuve. La paix était venue quand Brahim Agha et ses compagnons arrivèrent à la porte de la forteresse de Bader Khan.

A l'intérieur de l'enceinte, les concubines et le silence avaient suivi les chants et le bruit.

Les Arabes de Nour ed din avaient été

assemblés et reconduits sous escorte à Djéziré ibn Omar. Déjà la ville savait ce qui venait de se passer et des regards soupçonneux et méchants suivaient ces étrangers du Sud dont la présence avait endeuillé le Bohtan.

Les histoires les plus fantastiques circulaient dans les bazars et tous les hommes valides avaient vérifié leurs armes et les gardaient à vue. Dans les cafés l'on donnait au départ des Arabes des raisons qui faisaient craindre le pire; tous déploraient la mort de Gulusar; tous savaient que l'Emir ne pardonnerait jamais l'affront qu'il avait subi dans sa maison et qu'il avait lavé avec le sang de sa fille.

Bader Khan, trois jours durant, resta dans sa chambre et refusa de voir quiconque, en dehors de Brahim Agha qui partageait sa douleur.

Beko Awan avait à plusieurs reprises essayé de lui parler mais s'était fait éconduire. Bader Khan lui en voulait de lui avoir

révélé l'amour coupable de Nour ed din pour sa fille.

Or, le quatrième jour, Set Nafice qui, depuis la mort de Gulusar, s'était abîmée dans les pleurs et avait refusé toute nourriture, prit la résolution de dire la vérité à l'Emir. Gulusar n'était pas coupable. Elle seule et son père, Beko Awan, l'étaient. Elle-même avait agi sans savoir ce que son père désirait exactement, mais par peur, obéissance et faiblesse.

Lorsque l'Emir eut entendu ces explications parmi les pleurs de Nafice, il se demanda si le chagrin ne l'avait pas rendue folle.

Mais, sans pudeur, Nafice insista, prouva sa culpabilité.

L'Emir eut un frémissement de colère. Ses yeux brillèrent d'un éclat terrible.

Il renvoya Set Nafice en larmes. Saisissant son fusil, il alla chercher Abd el Kérim, un fidèle serviteur, et lui demanda de trouver Beko Awan.

Beko Awan, quand il vit la silhouette me-

naçante d'Abd el Kérim s'approcher de lui et lui demander de rejoindre l'Emir, comprit que sa fin était proche.

Toute tentative de fuite serait vaine; aussi, avec cynisme, il se présenta le sourire aux lèvres devant son maître, qui, après l'avoir maudit, lui tira une balle à bout portant en pleine poitrine. Beko Awan tomba, agenouillé, devant l'Emir.

Lorsqu'on le releva pour le jeter du haut des rochers dans le ravin où les chacals et les hyènes le dévoreraient, on fut saisi par le sourire sinistre que la mort avait fixé sur son visage.

Les Kurdes admirèrent le prompt châtiement du traître dont l'âme allait errer dans les ténèbres.

Ils étaient si tristes en ce jour de printemps. Le souvenir de Gulusar les poursuivait comme une obsession douloureuse.

Bader Khan leur donna l'ordre de tailler dans le roc, près des tombes de la famille, parmi les rosiers sauvages, un caveau où l'on déposerait le corps de Gulusar Khanom.

Les Kurdes le sculptèrent avec amour. L'ombre de Gulusar planait, lumineuse, sur leurs fronts farouches. Ils ne l'oublieraient jamais.

Puis l'on rechercha Gulusar et Nour ed din. Leurs corps qui avaient été liés dos à dos furent retrouvés face à face, intacts.

Les liens qui les retenaient avaient été mystérieusement rompus. Les visages étaient calmes et souriants, pathétiques dans leur extrême pâleur.

C'était certainement un miracle; Gulusar était innocente et vierge. L'Emir la contempla longuement...

Enfin, sur son ordre, elle fut déposée dans le caveau.

Nour ed din fut enterré à côté d'elle, la tête tournée vers le Sud.

LE TRESOR DU MAUSOLEE DE BANE DOGALEM

Après quatre mois d'hiver, les grands vents avaient chassé les nuages et brusquement le printemps était là. Un printemps d'une intensité exceptionnelle. Dans ces régions lointaines et sauvages du Kurdistan, tout semble excessif.

En quelques jours, c'étaient des millions de fleurs, de narcisses, de jonquilles, d'anémones et de pâquerettes, c'étaient des millions de grenouilles qui, la nuit, faisaient un concert assourdissant, c'étaient des millions d'oiseaux de toutes variétés, des alouettes, des moineaux, des étourneaux, des bergeronnettes et des vanneaux, des bécasses et des troglodytes, des cigognes et des hérons cendrés, des martins-pêcheurs et des rapaces, qui chantaient, voletaient, animaient la

jubilation de toute la nature. Partout c'était une abondance sans limite de vie, une grande fête de la terre.

Par les trous des rochers et les fissures du sol argileux, des tribus de fourmis, d'insectes, sortaient, et en longues théories partaient pour une nouvelle aventure.

Et quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis les neiges et le froid. Comme l'air vif sentait bon le matin quand les herbes et les fleurs des champs, alourdies par la rosée, levaient leurs tiges et leurs corolles vers le soleil. Comme j'étais heureux de pouvoir partager la vie de ces solitudes.

Or, par un matin de mars, ensoleillé mais encore froid, je contemplais des terrasses d'Ain Diwar l'unique paysage. Les fumées du village kurde dessinaient de fines torsades dans le ciel bleu. Des femmes et des enfants allaient et venaient dans les ruelles. Des cavaliers passaient.

Au delà du profond ravin qui borde le village, mon regard suivait les méandres du fleuve qui, mille mètres plus bas serpentait

comme un ruban entre deux rives vertes. Au pied des monts enneigés, les minarets de Djeziré ibn Omar, l'arche du vieux pont persan et la colline de Bane Dogalem attirèrent mes yeux.

Je fis seller « Ardent », un pur-sang iraquien, et me dirigeais vers le Saklan que nous franchissions par un gué. Vers la colline de Bane Dogalem, nous croisions un petit berger vêtu d'une robe de laine brute serrée par une corde à la taille, qui, insouciant, chantonnait, parmi les cabrioles et les gambades d'un joyeux troupeau de cabris et d'agneaux qui le suivaient avec une confiance charmante. L'herbe était émaillée de fleurs où l'or et le blanc dominaient; le rouge vif des anémones et le bleu des iris soulignaient l'éclat des boutons d'or et des marguerites.

Bientôt je pouvais distinguer le vieux chêne solitaire qui ombrage le mausolée en ruines de Bane Dogalem.

Là, je mis pied à terre. Près de l'arbre au tronc creux et aux branches noueuses, une

source arrosait un pré rempli de pâquerettes et de jonquilles. Quelques pierres grises le limitaient.

Sur l'un des côtés, il était bordé par un talus recouvert de dalles et d'une murette en ruines. J'observais de plus près ces pierres recouvertes de lichens et je vis l'entrée d'un profond caveau qui devait certainement avoir son histoire et qui m'intriguait. Le caveau se prolongeait par un souterrain partiellement éboulé qui semblait se diriger vers le cœur de la colline.

A mon retour à Ain-Diwar, j'interrogeais mon fidèle Krikor, beau type de montagnard arménien qui connaissait à fond le pays. Il avait entendu parler de ce Reida, mais seul, pensait-il, Rizk-Allah, un notable du pays dont la famille avait servi Mustapha Pacha, pourrait m'en expliquer l'origine ou m'en raconter la légende.

Je quittais alors Ain-Diwar à cheval pour rejoindre Dérîk où se trouvait Rizk-Allah. En traversant le village kurde, les femmes et les enfants que j'avais soignés, me sa-

luaient de la main. Rihané, aux grands yeux noirs, me souriait lorsque je dépassais la dernière maison avant le grand ravin jusqu'où Krikor et Kévork m'avaient accompagné.

Je me retrouvais seul sur la route tourmentée du plateau de Dérîk et, au trot, traversais Pérîk dont les grands chiens kurdes aboyaient furieusement; puis c'était Ain Bazouk et son ruisseau ondoyant rempli de renoncules d'eau et de cresson sauvage. Béni-Kassir et son jardin inondé dans lequel d'innombrables oiseaux sifflaient et pépiaient. Un héron cendré survolait lentement le cours de l'oued. Après Béni-Kassir la route remontait entre de gros parpaings, et bientôt l'on pouvait apercevoir derrière ses peupliers et ses saules, le mirador du poste de Dérîk, puis l'ancien et le nouveau village. Dérîk signifie « La Petite Abbaye » en kurde, et le vieux village musulman est bâti sur un tell au pied duquel peuvent encore se voir les fondations et les pierres d'une église chrétienne des premiers temps. Mais tout

cela semble bien loin et seul le nom demeure. Peu après, je me trouvais devant la maison de Rizk-Allah, le mouktar jovial et accueillant. Il était assis devant le pas de sa porte, coiffé d'un tarbouch, vêtu d'une ample robe blanche. C'était son vêtement préféré, car il était très obèse et ne pouvait guère porter de tenue plus élégante. Il me fit entrer dans la pièce principale de sa maison, prépara un café turc et invoqua sur moi toutes les bénédictions. Après les politesses d'usage, je lui déclarais que je venais dans le but de savoir ce qu'il pouvait connaître du Reida de Bane Dogalem.

A ce nom Rizk-Allah pâlit. Puis, après m'avoir scruté de ses yeux perçants, me demanda pourquoi je m'intéressais à Bane Dogalem. Je lui racontai ma chevauchée et lui décrivis le caveau que j'avais découvert.

Alors Rizk-Allah me répondit d'un air fort grave : « Docteur bey, ma famille a un compte à régler avec ce Reida de Bane Dogalem, mon père Antoun Ben Khoja Moussa faillit y perdre la vie. »

Ma curiosité était à son comble et tout en buvant un café turc, je le priais de me donner quelques explications.

Il me déclara alors que son père avait longtemps habité Djezire ibn Omar où il était très connu.

Propriétaire de plusieurs villages et de nombreuses terres, il avait occupé un poste de confiance auprès de Mustapha Pacha, le père de Naïeff Bey, ce grand chef de bande à barbe rousse qui régnait entre le Karatchok et le Tigre.

Or, un beau jour, Antoun ben Khoja Moussa reçut la visite de deux derviches, apparemment pauvres, qui venaient, paraît-il, du Désert d'Arabie, et qui, ayant entendu dire qu'Antoun était un devin, désiraient faire sa connaissance. Ils lui annoncèrent que sa renommée allait jusqu'à Mossoul où des amis avaient loué sa sagesse et ses dons. Aussi, assez vite, les deux derviches et Antoun devinrent amis. Ainsi mis en confiance, ils avouèrent à Antoun qu'ils étaient venus de très loin pour chercher un trésor qu'on

disait enfoui dans le Mausolée de Bane Dogalem, au bord du Tigre; et ils ajoutèrent qu'ils avaient besoin de lui. Le trésor serait intégralement partagé, chacun en rapporterait une immense fortune. Il fallait, disaient-ils, se rendre sur les lieux par nuit noire et Antoun Ben Khoja Moussa qui connaissait bien le pays les conduirait.

Après réflexion, Antoun accepta leurs offres. L'or l'avait déjà tenté bien qu'il fût très riche. Mais, par prudence, il décida de se faire accompagner de deux de ses meilleurs amis, Hadji Ismael et Abdi Hajo.

A la date fixée, les deux derviches et les trois kurdes se retrouvèrent à la nuit aux abords de Djérizé ibn Omar et partirent vers le Reida.

L'obscurité était intense, mais, grâce à Antoun, ils arrivèrent sans se faire remarquer aux abords de Bane Dogalem.

Ils distinguèrent la silhouette fantastique du vieux chêne au pied duquel ils s'arrêtèrent. Ils étaient à quelques pas du mausolée. Alors, les derviches sortirent d'un sac qu'ils

avaient pris avec eux un manqal, sorte de braséro, du charbon de bois et de l'encens. Calmement, ils s'assirent face à face, firent signe à Antoun et aux deux Kurdes de s'approcher et de faire comme eux. Puis, l'un des derviches qui semblait le chef dit à Antoun à voix basse : « Je vais allumer le feu, dès que les braises seront également incandescentes, tu verseras régulièrement des perles d'encens sur le manqal. L'air sera ainsi embaumé, nous serons purifiés et plus forts pour arriver à notre but et les Djinns de ces lieux seront écartés ou bienveillants. N'oublie pas, Antoun, de faire comme je te le demande, quoi qu'il arrive.

« C'est très important!

« Ensuite il y aura l'Or! »

Aux mots articulés lentement les yeux d'Antoun étincelèrent. Il s'empara du sachet d'encens et en versa sur le feu qui commençait à éclairer le manqal.

Il était entièrement absorbé par le rôle pourtant simple qu'il avait à jouer, mais faisait un effort qui paraissait pénible pour

essayer de comprendre ce qui se tramait autour de lui.

Les grains d'encens se consumaient en grésillant. Bientôt l'atmosphère en fut embaumée.

C'est alors que le derviche chef sortit des plis de sa ceinture un petit livre d'incantations, magnifiquement enluminé de miniatures et de signes mystérieux.

Il s'inclina, porta le livre à ses lèvres, puis à son front, le posa sur ses genoux et demeura un instant immobile, comme absent.

Le silence était presque complet.

Les Kurdes semblaient médusés.

Puis, brusquement le derviche incantateur se mit à chanter d'une voix grave et pure des phrases incompréhensibles pour ses compagnons. Sa voix semblait animer des êtres invisibles ou des forces cachées.

Enfin, il proclama lentement une formule qui revenait assez souvent sur ses lèvres :

« Par le Feu qui purifie tout !

« Par le Feu sans fumée, sans souillures,

« Par le Feu divin et créateur,

« Au nom de notre Confrérie des Frères du Feu pour lesquels nous sommes ici,

« Au nom d'Allah le victorieux, notre Dieu,

« Que les entrailles de ces lieux nous livrent leur trésor ! »

Sa mélodie redevint incompréhensible.

Mais le second derviche se leva alors rapidement et aidé des deux amis d'Antoun, il se mit à ébranler et à desceller l'une des dalles du Mausolée pour en dégager l'entrée.

C'était sans doute pour aider les Djinns à déchirer la terre et les pierres qui voilaient le trésor tant convoité.

Ils réussirent à soulever la lourde dalle qui glissa à leurs pieds en faisant un bruit sourd.

Le derviche fit alors signe à Hadji Ismael et à Abdi Hajo de s'éloigner de l'orifice béant. Saisis par la crainte ils s'assirent à quelques pas de là.

La voix de l'incantateur s'élevait toujours volontaire et claire :

« Par le feu sans fumée

« Au nom des Frères du Feu... »

Cependant, de petites flammes d'or et de turquoises dansaient déjà sur le manqal et projetaient d'étranges lueurs sur les visages et le tronc tourmenté de l'arbre centenaire, l'obscurité voisine semblait cacher des présences mystérieuses que l'incantateur croyait voir.

Au bout de quelques instants il fit signe à Antoun de verser plus d'encens sur les braises. Une fumée bleue et parfumée montait en volutes vers les branches de l'arbre.

Brusquement un terrible grondement se fit entendre sous les dalles du tombeau et, après quelques secousses, le trou fut agrandi et communiqua avec un grand caveau.

Tous furent saisis d'étonnement. Une sueur froide coulait aux tempes de Hadji et de Hajo qui, assis dans l'ombre, étaient terrifiés.

Antoun ben Khoja Moussa regardait fixement le trou dans lequel les lueurs du feu faisaient briller un monceau de pièces d'or. Il fut saisi par un tremblement nerveux qui

faisait s'entre-choquer ses genoux et rendait maladroits les mouvements de ses mains; il en oublia un moment de verser de l'encens sur le manqal.

L'incantateur poursuivait d'une voix triomphante :

« Par Allah le victorieux... »

Dans les roseaux d'un marécage voisin des centaines de grenouilles s'étaient mises à coasser.

Antoun reprit confiance. Au fond il était plein d'admiration pour les deux derviches qui venaient de lui prouver la vérité de leurs promesses. Il était en présence du trésor. Bientôt il en aurait sa part. Mais son premier émoi n'était pas encore passé lorsqu'il vit sortir du trou un grand diable nu et noir, aux muscles puissants et aux lèvres épaisses, dont les yeux fixèrent tour à tour les derviches et ses compagnons. Il tenait dans une main une outre faite en peau de femme qui était remplie de pièces d'or. Il l'agita d'un geste menaçant puis la rejeta dans le fond

du caveau où retentit le bruit d'une cascade argentine.

Antoun terrifié resta figé dans la position qu'il occupait, son visage se crispa d'une horrible grimace. Le djinn, car c'en était un, s'écria d'une voix forte et menaçante en arabe : « Vous voyez bien cet or, il ne vous procurera aucune chance et vous n'y toucherez pas. Prenez garde et allez-vous-en. » Ceci dit, il disparut dans l'ombre.

C'était là, pour tous les assistants, un mauvais présage qui les remplit d'effroi, mais l'incantateur était resté calme.

Antoun, lui, regardait toujours fixement dans le caveau, mais les pièces d'or n'y brillaient plus aux lueurs du brasero. Il en fut tellement surpris, qu'accentuant encore le rictus qui déformait son expression, il s'écria : « Mais l'or? Où est l'or, l'or, l'or qui était là? » Le derviche qui jusqu'alors n'avait pas interrompu les incantations le regarda étonné et lui fit signe de continuer à verser de l'encens, mais il fut frappé par le rire sardonique qui défigurait Antoun.



A cet instant même, un énorme serpent sortit du fond du trou en rampant lourdement. Le vieux Kurde, au comble de la terreur à la suite de cette nouvelle apparition, implora du regard le derviche qui, impassible, psalmodiait toujours.

« Par l'esprit du feu, de la terre, de l'eau et de l'air, par la vie triomphante et pure, au nom des Frères du Feu, Djinns, obéissez ! Livrez-nous le trésor... » chantait-il avec force.

Le serpent s'était entièrement glissé hors du caveau et répandait une odeur infecte en se balançant devant eux. Sa langue fourchue dardait ses extrémités en mouvements rapides et terrifiants. Hadji, Hajo et le second derviche, qui assistaient passifs à cette scène, se levèrent alors brusquement et prirent la fuite dans la nuit en poussant des cris incompréhensibles et d'affreux gémissements. Les imprécations du derviche et le parfum de l'encens semblèrent quand même incommoder le reptile qui se détourna et disparut dans un trou du mur. Mais la terre se mit à

trembler à nouveau et à gronder sourdement. Du tombeau, un corbeau s'échappa à tire d'ailes. Le bruissement des ailes et le déplacement d'air de son vol firent frissonner Antoun et l'incantateur qui se demandaient déjà quel présage pouvait être cet oiseau sinistre qui avait disparu du côté des falaises qui dominant le Tigre. Peu après des nuées de corbeaux survolaient le Reida hanté. Leurs cris et leurs battements d'ailes déchiraient la nuit. Le vacarme était assourdissant, quand par milliers ils plongèrent vers le mausolée et s'attaquèrent à Antoun ben Khoja Moussa et au derviche à coups de bec et de pattes, leur déchirant leurs vêtements et griffant leurs visages. Ils renversèrent le manqal à coup d'ailes, et arrachant des mains du derviche le livre d'incantations, le déchiquetèrent sur les braises encore fumantes.

Le derviche et son complice kurde furent obligés de s'enfuir précipitamment, poursuivis par les corbeaux en furie.

Ils réussirent cependant à les esquiver et

à atteindre Djéziré ibn Omar au petit jour. Ils étaient harassés et tremblants.

Peu à peu le derviche reprit ses esprits, mais Antoun, lui, ne retrouvait pas son calme.

Son regard restait absent, comme plongé dans un rêve intérieur. De temps à autre, il s'animait un peu et ses yeux hallucinés prenaient une expression étrange.

Il demeurait ombrageux, silencieux et triste.

Mais ce qui étonnait le plus ses compagnons était un tremblement lent de ses mains. On aurait dit qu'il comptait de la monnaie, et pourtant il se tenait rigide et figé dans un coin de sa chambre.

Bientôt la grimace que ses amis avaient déjà vue sur son visage réapparut, plus accentuée, plus laide encore, et s'ajoutait au mal mystérieux qui, brusquement, venait de s'emparer de son grand corps osseux.

Il s'isola et ne prenait aucun plaisir à la présence de ses proches.

Il était devenu taciturne, quelquefois même méchant.

Il s'enfermait dans sa chambre où régnait une pénombre troublante. Là, d'une main mal assurée, il saisissait son autre main; la fléchissant et l'étendant, il sentait son articulation obéir à une force mystérieuse. Aux saccades de ces mouvements, il pâlisait, s'arrêtait. Il y avait comme une roue dentée dans son poignet. Il ne comprenait pas, mais se rendait confusément compte qu'un démon avait dû se venger de sa cupidité. Peu à peu, même les siens l'évitèrent. Il devait porter malheur. Et lorsqu'il se promenait seul, c'était d'une démarche soudée, à petits pas, un pan de son keffieh entre les dents pour absorber la salive qui lui emplissait la bouche. Les femmes se détournaient à son approche et les enfants se moquaient de lui, hurlant et ricanant à distance : « Khoja Antoun doit être très riche, regardez, il compte toujours des pièces d'or imaginaires. »

Mais Antoun ne désespérait pas de vaincre son mal et d'oublier un jour le cauche-

mar qui l'obsédait. Parfois même, lorsqu'il était seul, il essayait de lire l'avenir dans un verre d'eau magique et invoquait ses aïeux; mais il ne put éviter la mort qui le surprit impotent et triste malgré sa fortune. C'est pourquoi, me dit Rizk Allah, son fils, « les Kurdes n'aiment plus se promener le soir près du Reida de Bane Dogalem ».

Rizk Allah semblait grave, il fit une pause, s'épongea le front, puis ajouta à voix basse : « L'or a sans doute disparu, mais il y a toujours les Djinns... »

LA COLERE
DU CHEIKH ABDALLAH

Juin, le mois des chardons bleus, avait fait place à juillet, le mois des prairies d'or.

Les guêpes bourdonnaient près des points d'eau, qui étaient rares, et le long des torrents qui n'étaient plus que de minces ruisseaux. L'air dansait sur les blocs noirs de basalte qui prenaient des formes fantastiques.

Dans les maisons kurdes, la poussière était dense et des essaims de mouches poursuivaient hommes et bêtes.

A l'horizon, les montagnes kurdes s'estompaient sous une brume laiteuse; dans le ciel faucons, rolliers rutilants d'émeraude et d'azur chassaient.

Le Karatchok semblait une montagne sombre et fauve qui gardait comme un léopard

accroupi le bassin du Tigre et le plateau Hasenan, face aux massifs du Kurdistan. Au sud-ouest du Karatchok, sur un tell arrondi, le village de Guiré Ziaret s'étageait. On aurait dit une sentinelle avancée, veillant sur l'antique route, que déjà les Romains empruntaient pour aller à Djéziré ibn Omar. Aussi, ce village, souvent démoli, souvent rebâti, était-il très ancien. Ses maisons de forme cubique étaient groupées sans ordre apparent autour de petites cours poussiéreuses.

Au sommet du tell, une maison mieux construite que les autres avait l'allure d'une forteresse qui gardait la piste et la plaine de Djéziré, s'étendant à perte de vue comme un vaste tapis d'or sous le soleil d'été, des rocs de Démir Kapou, « les Portes de Fer », au Djebel Sinjar qu'une très douce couleur de pervenche distinguait de l'azur du ciel. Cette demeure appartenait au Mouktar du village. Un vieux chef kurde nommé Abdallah y vivait avec une nombreuse famille. Tous les Kurdes de la région le connaissaient

pour son intransigeance et son avarice.

Son visage ridé, énergique et dur, montrait aussi sa cupidité. Son keffieh à broderies d'or était retenu par un agal bleu sur un front souvent soucieux. Il passait pour un homme pieux, invoquait souvent Allah en jouant avec son chapelet d'ambre, ou discutait avec ses amis de quelque bonne affaire : il était très riche.

Des troupeaux de moutons et de chèvres, des mulets, des juments, un âne blanc connu dans tout le voisinage pour sa force, plusieurs femmes et de nombreux enfants composaient sa fortune. Mais il possédait aussi une caissette remplie de pièces d'or, dont le nombre ne cessait d'augmenter. Il se livrait en effet à un trafic obscur avec la Turquie et des hommes de la montagne venaient de temps en temps lui apporter de l'or en échange de lourds ballots et de sacs de hachich.

Comme il était puissant, les caravanes allant de Mossoul à Djéziré ibn Omar lui laissaient des présents pour avoir le droit

d'emprunter la piste qui franchissait ses terres et qui évitait le territoire des Miranes toujours prêts au pillage. Il s'en servait d'ailleurs pour faire de la contrebande et pour s'approvisionner en thé, sucre, et en daltes dont il était très friand.

L'été faisait danser l'air chaud sur l'herbe et sur la terre brûlante qui se crevassait. Les serpents et les sauterelles au vol métallique se rapprochaient des cours d'eau près desquels les outardes, les perdrix et les rolliers s'ébattaient mollement.

Malgré la brise qui descendait toujours très légèrement de la montagne, il faisait trop chaud dans les cases pour y passer la nuit et les habitants de Guiré Ziaret désertaient leurs abris de terre où la vermine, les puces et les mouches pullulaient. Ils vivaient sous la tente.

Ceux qui n'en possédaient pas avaient aménagé sur leurs terrasses des litières d'herbe, de roseaux et de tiges de lauriers sur lesquelles ils s'endormaient après de longs palabres sous les étoiles.

D'énormes chiens de garde veillaient sur les troupeaux et aboyaient furieusement à l'approche des chacals et des hyènes qui rôdaient autour du village.

Aucun étranger ne se serait alors aventuré aux abords de Guiré Ziaret. Et, lorsque le jour revenait, c'était le même accablement de chaleur.

Le Cheikh Abdallah ne sortait guère de sa tente à cette époque, sauf le matin et vers le couchant pour faire ses ablutions et ses prières au bord du ruisseau qui descend de Khanaséri.

Sur les rochers gris, des perdrix s'appelaient la tête haute, le bec écarlate, l'œil brillant..

Un matin, alors qu'il rentrait chez lui, le cheikh Abdallah eut l'idée de faire des comptes et de vérifier sa cassette remplie d'or. Dans l'ombre de sa demeure que gardait son chien « Malek » et de nombreux serviteurs, il fouilla, ouvrit sa cassette et s'aperçut qu'elle était à moitié vide. On lui avait dérobé une forte somme.

Il poussa un grand cri, comme s'il défaillait, puis reprenant ses esprits, il appela ses serviteurs sur lesquels ses soupçons s'étaient immédiatement portés. Il les interrogea, les menaça, les invectiva violemment, tant sa colère était grande.

A ses cris, son chien Malek lui-même gronda dans l'ombre. Mais ses proches restaient muets et ne comprenaient rien à ses imprécations.

Le Cheikh tenta tous les moyens de séduction pour retrouver son bien.

Son or n'appartenait-il pas à Allah lui-même?

Mais les menaces et les malédictions terribles qu'il lança contre le voleur restèrent sans écho.

Abdallah se frappant alors la poitrine s'en prit à son Dieu lui-même, jura en se caressant la barbe que cet or, c'est à Allah lui-même qu'il le destinait.

Il était rouge de colère et ne se maîtrisait plus.

Bousculant ses serviteurs, il apparut terrible sur le pas de sa porte et, levant les yeux au ciel, s'écria d'une voix déchirante : « Allah! Allah! toi le seul glorieux, le seul miséricordieux, Allah, toi le Dieu clément, comment as-tu permis qu'une âme vile vienne voler les biens de ton serviteur, moi, le Cheikh Abdallah? »

Mais Allah fut, lui aussi, sans réponse...

Et les cris du Cheikh Abdallah se perdaient dans l'air incandescent, et n'arrivaient pas à troubler la torpeur brûlante de la nature.

Assis à l'ombre des maisons, les enfants du village l'observaient, étonnés, et s'écartaient à son approche.

On aurait pu croire qu'il était devenu fou tant ses gestes et ses cris étaient étranges devant l'immensité calme et trouble de la plaine surchauffée. L'herbe sèche et dorée laissait ondoyer sa surface comme une chevelure blonde. De temps à autre, des tourbillons de poussière blanche s'élevaient comme des fumées dans le ciel violet. La chaleur était si écrasante qu'elle eut raison

du Cheikh Abdallah. Il vint s'affaler dans un coin de sa tente...

Non loin de là, dans une faille rocheuse, son plus jeune fils Brahim, était en train de compter des pièces d'or très tranquillement. Quand il les eut assez contemplées, il les cacha dans un trou qu'il obstrua avec des pierres et des mottes de terre, puis il regagna sa demeure et s'assit à côté de Malek qui le flaira et lui lécha les pieds.

Dans l'ombre voisine, le Cheikh Abdallah grommelait et soupirait. Il avait une forte fièvre.

Le lendemain il ordonna qu'on levât son campement. Il ne se sentait plus en sûreté à Guiré Ziaret et restait inconsolable. Tous s'affairèrent pour plier bagages. Seul Brahim semblait contrarié. Il s'absenta quelques instants pour se rendre dans les rochers où il vérifia sa cachette. Tout était en ordre.

Il retourna auprès de son père.

Et la famille de Cheikh Abdallah se mit en route vers Caza Rejeb. Là, à l'ombre de quelques mûriers vénérables où nichent des

cigognes, on construisit un nouveau village.

Pour se réconcilier avec son Dieu, Abdallah fit élever une mosquée en basalte, contre laquelle s'adossa sa propre demeure.

Les fidèles étaient revenus nombreux et de loin pour lui apporter des présents et vivre auprès de lui. Malgré cela, Abdallah restait taciturne et sauvage. Il songeait sans cesse au trésor perdu : c'était pour lui une obsession lancinante.

Un jour de printemps, quelques années après, Brahim vint trouver son père et lui dit son intention de quitter Caza Rejeb. Il voulait aller vivre à Guiré Ziaret où il était né. Le vieux Cheikh en fut irrité.

— Que veux-tu faire à Guiré Ziaret, ici n'as-tu pas tout ce que tu désires? Regarde les prairies où paissent nos troupeaux, l'herbe y est grasse et parfumée! Un jour, toi-même, tu seras le maître de ces terres!

Mais Brahim semblait buté.

Il déclara que rien ne l'empêcherait de rejoindre Guiré-Ziaret. Le vieux Cheikh se tut, puis d'une voix grave il dit à son fils :

« Si tu pars pour Guiré Ziaret, malheur à toi! » Et il s'en alla devant la mosquée où ses amis étaient assis au soleil. Il leur apprit ce que son fils venait de lui dire et les interrogea sur ses intentions.

Comme aucun ne connaissait les raisons secrètes qui poussaient Brahim à le quitter, il leur demanda de l'épier et, s'il s'en allait, de le prévenir sur-le-champ.

Le lendemain matin au petit jour, Brahim sella la jument grise de son père et partit au galop vers Kani Kerk et le Sud. Malheureusement les chiens des bergers se mirent à aboyer et les serviteurs du Cheikh Abdallah s'aperçurent très vite de son départ. Le Cheikh fut prévenu. Il montra une grande agitation et partit à la poursuite de son fils avec Suleiman son serviteur. Ils avaient pris les meilleurs chevaux qui leur restaient et au bout d'une heure, sur la piste de Guiré Ziaret, près du ravin de Vanik, ils furent sur le point de rejoindre Brahim. Mais ce dernier s'étant retourné, vit son père qui approchait. Il s'élança lui-même au galop et chan-

geant de direction il piqua droit vers le Karatchok. Il distança très vite ses poursuivants et à l'ombre d'un bosquet d'où il pouvait observer les alentours, fit prendre quelque repos à la jument.

Comme la distance qui les séparait diminuait sensiblement, il reprit la direction du Sud au petit trot. Sa jument qui avait fourni un gros effort, était mouillée de sueur, mais d'un pas assuré le portait vers les chaumes du sommet. Là, il fit une courte halte. Il caressa l'encolure de sa bête dont le jarret tremblait. Il sauta à terre, fit quelques pas, tira de sa ceinture une allumette soufrée, la frota contre un parpaing et mit le feu à une touffe d'herbe. En quelques instants le vent brûlant qui soufflait du Sud-Est enflamma une vaste étendue qui ne fut qu'un bouillonnement de flammes et de fumée noire, dont les lourdes volutes caressaient les pentes du Karatchok, chassant lièvres, chacals et tout un peuple d'oiseaux dont les cris aigus perçaient l'air.

Le Cheikh Abdallah et Suleiman compri-

rent très vite qu'ils ne pourraient sans doute rejoindre le fuyard que très difficilement. Mais ils connaissaient bien la montagne et ils se souvenaient que le versant sud était très abrupt, coupé de précipices, et qu'il n'y avait qu'une piste praticable. Ils décidèrent de contourner l'incendie qui les menaçait déjà et dont la chaleur suffocante, la fumée âcre et noire leur serraient la gorge.

Au bout d'une heure d'efforts, ils parvinrent à la corne Est du Karatchok. Le Cheikh Abdallah était épuisé, mais son courroux était tel que sa vigueur s'en trouvait décuplée. Il dirigea son cheval sur une plateforme rocheuse qui surplombait de près de trois cents mètres abrupts les contreforts de la montagne et la piste étroite qui serpentait vers Guiré Ziaret. Il fit le tour de l'horizon immense que la brume estompait, suivit du regard la piste et, à deux mille mètres à peu près, il put distinguer un cavalier qui s'éloignait au trot : « Brahim ! Brahim ! » cria-t-il d'une voix gutturale et tremblante. A ses cris un couple de vautours qui nichaient dans un

creux du rocher prit son vol lourdement et s'éleva en tournoyant. Le Cheikh Abdallah saisit son mousqueton, épaula, visa lentement dans la direction de son fils, et tira.

La détonation fut éclatante. Au bruit inattendu, son cheval fit un violent écart de côté et le cheikh fut projeté dans le vide. Suleiman avait mis pied à terre et s'était précipité pour tenter de le retenir, mais trop tard. Il assista impuissant à une chute vertigineuse et fantastique : le burnous noir du cheikh lui donnait l'aspect d'un grand oiseau dont les ailes ne battaient plus. Cheikh Abdallah vint s'écraser contre un rocher sans un cri. Et Suleiman vit descendre vers le burnous noir, en dessinant des cercles de plus en plus étroits, les deux vautours solitaires.

MALEDICTIONS

Respecte les malheureux. Le Dieu qui
les frappe les a par là même distingués!

L'hiver était humide et froid sur le plateau de Dérîk : un hiver de boue argileuse, de laid et de maladies.

Dans les villages kurdes qui, d'éminence en éminence, garnissaient le morne paysage, des maisons de terre s'écroulaient, des murs se fendillaient ou s'affaissaient. Une lèpre brune rongait les demeures des hommes et la nature semblait vouloir engloutir ou effacer par un nouveau déluge toute trace de vie humaine.

Une pluie violente tombait jour et nuit, obsédante et tenace. Les ruelles des hameaux devenaient des rigoles et le bruit de l'eau

ruisselante était l'harmonie essentielle de ce temps : lorsque le vent s'y ajoutait, on avait l'impression d'être en pleine mer; et les craquements des poutrelles, les infiltrations de l'air humide et froid à travers les portes rappelaient la lutte d'un voilier contre les éléments.

Les habitants de Dérîk, où je me trouvais alors, avaient pour ainsi dire disparu : chacun restait chez soi, et des familles entières entassées dans une pièce unique, vivaient dans la saleté et la promiscuité. Quelquefois des voisins venaient le soir partager la faible chaleur d'un manqal et là, hommes et femmes palabraient, pendant que les enfants s'endormaient sur des couvertures de laine les uns contre les autres. Et ainsi jour après jour et nuit après nuit, la même existence dépourvue d'activité minait la santé de ces gens.

Des querelles éclataient fréquemment entre parents ou amis.

Mais ce qui était plus grave, des épidémies meurtrières se développaient brusquement

et ravageaient chaque famille. Les mères vivaient le front soucieux auprès d'un berceau ou d'un enfant qui pâlisait. Déjà la fatalité de la mort semblait planer dans leurs regards et pour l'écarter elles marquaient d'une croix au charbon le visage de leurs enfants afin que Dieu les reconnût et les gardât!

Une nuit, alors que le bruit de la pluie battante était tel que je n'arrivais pas à m'endormir, on frappa à ma porte et Gabro, un infirmier kurde, m'appela pour aller voir une femme qui allait accoucher.

Dans l'obscurité la plus complète, nous parlâmes ensemble vers une maison qui était en bordure du village. Nos bottes glissaient sur l'argile ou s'enfonçaient jusqu'au genou; nous ne pouvions avancer que très lentement. Enfin, nous arrivâmes devant la porte d'une maison très basse et délabrée; un mince filet de lumière qui filtrait à travers les planches nous avait guidés. Nous pénétrâmes; la pluie s'engouffra derrière nous. Là, j'assistais à une cérémonie étrange : un

accouchement kurde. Dans cette chambre que réchauffait à peine un feu de braise, sur le sol en terre battue, une jeune femme kurde allait enfanter. Elle était encore debout et malgré les douleurs qui l'étreignaient me salua en souriant. Ses sœurs et sa mère étaient à ses côtés. Les hommes de la famille se tenaient dans la pièce voisine et buvaient du café turc en attendant l'événement. La vieille femme qui veillait sa fille lui prodiguait tous les encouragements possibles, lui pinçant d'une main ferme la peau de la région sacrée chaque fois que par un gémissement elle annonçait une douleur. Immédiatement celle-ci semblait s'atténuer ou disparaître. Puis comme les douleurs devenaient plus aiguës, elle dit à sa fille d'aller de long en large dans la chambre, tout en la soutenant un peu. Ces mouvements et une contraction plus violente de l'utérus firent rompre la poche des eaux. La jeune femme eut juste le temps de s'accroupir sur une vieille paillasse, qui avait été disposée à cet effet. Alors, au milieu des prières et des invo-

cations des femmes qui étaient là, elle s'agenouilla et s'appuyant sur les épaules d'une de ses sœurs assise sur un traversin, se mit à gémir et à pousser avec force. La vieille femme s'était assise derrière sa fille; pour l'aider elle avait empaumé ses fesses et baisait la tête à toucher ses lombes pour mieux pousser quand une contraction survenait.

Bientôt l'enfant fut comme projeté devant sa mère. La sage-femme saisit le cordon à deux mains et l'on entendit les premiers cris du petit être qui venait de naître, par terre!

Ce fut alors un concert de cris de joie des assistants.

C'était un petit garçon.

La mère encore tremblante semblait radieuse. Quant au père, il triomphait et s'approcha alors. Avec un couteau effilé on coupa le cordon à deux centimètres du ventre : on le noua solidement avec un fil de laine. Puis l'enfant fut enlevé, présenté à sa mère et lavé avec un peu d'eau tiède. Ensuite, malgré ses vagissements, il fut saupoudré de sel puis emmaillotté. On lui noua

aussi un chiffon autour de la tête et on le coucha dans un berceau rustique fait en joncs tressés qui possédait un petit tuyau en bambou. J'appris que c'était pour l'écoulement des urines de l'enfant. On me raconta aussi que pendant trois jours il ne serait pas lavé et qu'on se bornerait à changer les chiffons qui servaient de langes. Quant à sa mère, elle attendait sa délivrance. On lui ordonna de pousser sans respirer. Le placenta fut alors expulsé. La vieille femme le prit, l'examina, puis prenant une aiguille transperça l'extrémité du cordon et l'y laissa afin que le diable ou les djinns ne pussent nuire à l'enfant. Enfin, malgré la nuit et la pluie, elle alla seule dans un coin de sa cour l'enterrer. La jeune mère s'était déjà levée, soutenue par deux autres femmes, pour permettre au sang qu'elle perdait de s'écouler plus rapidement. Ce n'est qu'une heure après qu'on la coucha et qu'on la pansa. Sa mère allait la veiller. Elle resterait ainsi pendant huit jours, puis elle se laverait et reprendrait à son foyer la place ingrate et



dure! En attendant, tous venaient la féliciter.

« Dieu te garde toi et ton enfant. »

« Que Dieu lui donne une longue vie. »

« Dieu te donne tous les biens. »

Déjà les hommes s'étaient mis à chanter pour fêter le père : il avait un fils, c'était un signe de Dieu.

Je fus obligé de boire plusieurs tasses de café turc, et malgré mes conseils, il y eut bientôt vingt personnes au moins qui chantaient, buvaient et fumaient, assis en rond devant la mère et l'enfant.

C'est ainsi depuis des générations, et sera ainsi longtemps encore.

Ceux qui ne peuvent résister aux intempéries ou à la contagion meurent.

Ceux qui restent sont robustes.

Mais il y a toujours des malédictions et la fièvre!

...Quelques jours plus tard une épidémie de rougeole et de varicelle frappait un grand nombre d'enfants de Dérík. Comme dans une famille les enfants couchent les uns à côté des autres, et que le malade est ré-

chauffé par la chaleur des corps des autres, l'épidémie ne tarde pas à être particulièrement maligne. Chaque jour plusieurs enfants mouraient de broncho-pneumonie, et il n'y avait rien de si désolant que ces enterrements lugubres sous la pluie et le vent, le spectacle de ces petits corps enveloppés de chiffons mouillés, suivis par une mère qui se lamentait et se frappait la poitrine en poussant des cris déchirants!

D'ailleurs aucun conseil d'hygiène n'était suivi; l'épidémie suivait sa loi naturelle, sans obstacle. Trente enfants moururent coup sur coup. La terreur régnait dans tout le village; le deuil dans de nombreuses familles. Cette nouvelle malédiction après tant d'autres que l'hiver apportait, rendait la vie de ces êtres obscure et triste. On ne chantait guère. Tous avaient le visage soucieux. On dessinait sur les portes des maisons des signes cabalistiques ou des croix, pour que Dieu jugeant les hommes reconnaisse les siens et les épargne!

Les bêtes elles-mêmes devenaient tristes; les chiens kurdes amaigris par la famine et

le temps, rôdaient la queue basse, l'œil brillant, près des carcasses des animaux morts qu'on traînait aux abords du village...

Quelques jours s'étaient écoulés; déjà l'oubli et l'engourdissement de l'hiver pensaient les tristesses et les deuils. Après une nuit d'orage terrible et féérique au cours de laquelle des éclairs innombrables avaient parcouru l'horizon, parmi le grondement continu du tonnerre qui roulait dans la montagne, la pluie tombait toujours avec un fracas métallique sur les tôles des toits, emportée par le vent qui bondissait à la surface de la terre, précédé de rafales d'eau vive.

C'était un véritable déluge, une prison liquide, et je songeais à la grandeur des forces de la nature quand on m'appela pour un enfant qui serait devenu fou. J'y allais immédiatement avec Gabro. C'était une famille arménienne originaire de Van.

Le père était cordonnier et vivait paisiblement avec sa femme et ses quatre enfants. J'entrais dans la maison où je trouvais tout le monde dans l'affolement. L'aîné des fils

seul, me paraissait calme. Il me conduisit dans la chambre à coucher où son père essayait de calmer Mikaël, un enfant de dix ans aux cheveux châtain bouclés, que je connaissais bien pour l'avoir déjà soigné au cours de l'automne précédent. Je m'approchais de Mikaël et lui parlais doucement; il était livide, les traits légèrement bouffis, le facies infecté. Il me regarda, parut me reconnaître et sourit faiblement, puis il s'assit comme épuisé. Alors son père me raconta qu'il avait été saisi comme par un démon, et que pendant toute la nuit il avait lutté contre des êtres imaginaires et des chiens, à grands coups de bâton. Il avait à plusieurs reprises invectivé son père, disant : « Père, as-tu peur? ne vois-tu pas tous ces chiens qui m'attaquent? » Et il frappait à droite et à gauche, cassant tout ce qui était à sa portée, laissant sa chambre dans un désordre épouvantable.

Le père ajouta : « Il y a quelques semaines, il fut mordu à l'arcade sourcilière par un chien errant. Ce n'était qu'une petite

blessure, tu vois docteur bey, elle s'est très vite cicatrisée! »

Alors qu'il finissait ces mots, je compris l'origine du mal : c'était la rage dans sa forme la plus maligne, la rage faciale!

L'enfant qui haletait, nous fixait de ses yeux noirs déjà lointains. Il demanda à boire. On lui offrit un bol rempli de lait; il le porta d'une main hésitante à sa bouche, but une gorgée puis jeta le reste à terre en gémissant : « Je ne puis boire, je ne puis rien boire, j'ai un chien dans la gorge! Oh! ma tête me fait si mal, Séri me téché! Séri me téché! »

On le calma. Les yeux agrandis par l'horreur de ses pensées étaient agités par un nystagmus agaçant. J'apaisais ses souffrances à l'aide des médicaments que je possédais. Il s'assoupit quelques minutes.

Je prévenais ses parents de la gravité de son état et de l'éventualité prochaine d'une issue fatale. Ces pauvres gens étaient consternés. L'enfant reprit conscience : son re-

gard était brillant de fièvre. Il fit un effort, appela son père qui avait les yeux pleins de larmes, et d'une voix éraillée, il balbutia :
« Père, tu sais, tous les hommes, toutes les choses doivent mourir, sauf Dieu!

— Oui mon fils, je sais.

— Père, cherche la robe que je portais pour aller à l'église... Je désire la mettre...

Il se crispa, tint sa tête entre les mains, puis ajouta :

— Je veux aller au ruisseau pour me laver... ensuite... comme un oiseau, je m'enverrai vers Dieu!

Alors il soupira et mourut.

On l'enterra sur les bords de l'oued Dérîk, près d'un bois de peupliers. Les enfants arméniens du village, en robes et fichus multicolores, l'accompagnèrent sur le sentier qui menait vers Dieu... Ce deuil, après tant d'autres, frappait les imaginations.

— En revenant du cimetière, les jeunes gens décidèrent d'organiser une chasse aux chiens errants. Ils s'armèrent de bâtons et

de mousquetons et parcoururent les rues du village et les hauteurs voisines en poussant des cris et en tirillant. Des chiens furent abattus. C'était souvent le chien du voisin qui avait été tué par vengeance ou méchanceté. Aux malheurs de la maladie et de la mort s'ajoutèrent les durs ressentiments de la haine et de la colère.

La pluie s'était remise à tomber dru sous un ciel opaque et noir. Hommes et bêtes s'étaient retirés dans leurs maisons boueuses, accablés par le destin funeste qui les divisait entre eux, les opposait et les châttait dans l'ombre.

Ils sentaient bien sur leurs plaies sans cesse rouvertes, le poids blessant des chaînes qu'ils portaient et qui les liaient à la terre des aïeux.

Dans l'attente de la lumière qui transformerait la nature, ils vivaient tristement.

La fatalité qui s'acharnait sur eux tous, bons ou mauvais, croyants ou infidèles, les rendait insensibles. Pour eux tous, le dérou-

lement de l'hiver n'était qu'une lente succession d'épreuves, de pleurs, de discordes, de malédictions.

CHEZ LES YEZIDIS,
ADORATEURS DU DIABLE
LE SUICIDE DU CHEIKH GAMO

U ne lassitude inexprimable engourdis-
sait les hommes et les choses vers la fin de cet
hiver qui avait transformé Dérîk et ses envi-
rons en un borbier nauséabond; l'immobi-
lité même de la nature portait déjà en elle les
ressources incroyables de son réveil au prin-
temps. Une impatience menaçante, sourde,
insolite, bouillonnait dans le cœur farouche
des Kurdes qui attendaient le soleil de Gulan.

Parfois, certains ressentiaient un vertige
qui les poussait aux actes les plus insensés.
Un désir de fuir l'obsédante langueur qui
s'était emparée de leur volonté, de déchirer
le silence et le sommeil de leurs maisons en-
fumées, de labourer leurs terres et de partir
au galop vers d'autres horizons, de retrouver
enfin la joie de vivre et l'amour, bouillon-

nait dans leurs entrailles. Alors des cris et des disputes éclataient; quelquefois même de violentes querelles suivies de meurtres. Aux malheurs, aux épreuves du temps, allaient s'ajouter les funestes effets de la folie brutale et vaine des discordes.

C'est ainsi qu'un après-midi aussi monotone que tant d'autres, des clameurs et des plaintes retentirent dans le vieux village de Dérîk. Les hommes et les femmes de deux familles voisines étaient aux prises. Amina, une jolie fille du pays avait refusé les avances d'Abdulwahad, un jeune homme entreprenant et méchant. Il l'avait frappée. Elle avait appelé à l'aide. Ses frères, son père et sa mère étaient accourus. Abdulwahad avait saisi un tisonnier et avait frappé à grands coups autour de lui.

Amina s'était écroulée le front ouvert. Son frère cadet qui avait sauté sur son adversaire venait de chanceler le crâne fendu. Abdulwahad perdit le tisonnier mais, ramassant une grosse fourchette en fonte, il s'élança sur les parents d'Amina et les bousculant

violemment leur larda le cuir chevelu et le visage. C'est alors qu'un des frères d'Amina qui avait trouvé un bâton l'assomma d'un coup porté en plein visage qui lui cassa les os du nez et de la pommette gauche. Aux invectives et aux cris succédèrent des pleurs et les horreurs du délire.

Lorsque j'arrivais sur les lieux, je surpris les deux clans rivaux traînant leurs blessés dans leurs demeures obscures. J'entrai dans la première. A la faible lueur d'une antique lampe à huile qui fumait, je distinguais avec effroi six corps râlant et gémissant sur le sol boueux d'un coin de la pièce unique de cette maison basse qui servait aussi d'écurie, et où une vache, un veau et quelques brebis faméliques s'entassaient. L'odeur du purin et de la fumée était affreuse. J'examinais les blessés ensanglantés. Tous avaient des lésions séricuses. On les lava. Il fallut enlever des esquilles osseuses, faire des sutures, injecter du sérum antitétanique à chacun, calmer leur courroux et les bouillonnements de haine qui jaillissaient entre deux plaintes.

Amina soupirait faiblement. Quant à son frère cadet il était dans le coma.

Je veillais pendant plusieurs heures ces malheureux et ces misérables. Je me retrouvais aux temps préhistoriques. Des amis de la famille étaient arrivés aux nouvelles. Une vieille femme, une « pirek », disent-ils, avait allumé un feu de brindilles au centre de cette pièce unique. Alors les détails de ce refuge où hommes et bêtes cohabitaient m'apparurent encore plus fantastiques. Les poutrelles qui soutenaient un plafond de rondins étaient noircies par la suie et la graisse. Le plafond lui-même était recouvert d'une épaisse couche noirâtre. Comme il n'y avait pas de cheminée, la fumée tourbillonnait au-dessus des flammes, glissait contre les murs et pénétrait tout. Le bétail était sale. Les brebis bêlaient et toussaient. Il me semblait que dans de telles conditions, tous ces blessés étaient condamnés; mais il n'en fut rien et les uns après les autres ils reprirent le dessus et guérèrent à mon grand étonnement, sans complications infectieuses.

Le vieux Dérîk retomba dans sa torpeur maléfique.

Peu après, au cours d'une visite à mes malades, on me pria d'entrer dans une maison où l'on essayait d'exorciser une jeune femme qu'un démon aurait rendue folle. C'était Farîda, la fille d'un riche marchand d'étoffes. Je la trouvais étendue sur un lit dont les quatre angles étaient marqués par une bougie allumée. Je fus surpris par l'odeur qui se dégageait du lit, par l'air étrange de cette femme qui, à mon arrivée, se mit à rire d'une manière désordonnée puis à raconter des histoires obscènes et tristes, et par le mystère avec lequel on me fit signe de prendre place au milieu d'une assemblée de vingt personnes à l'air effaré. On me raconta que Farida refusait toute nourriture normale depuis plusieurs jours, qu'elle se sauvait de chez elle pour essayer de séduire les garçons des alentours et poussait des cris quand on la rattrapait, frappait ses parents et disait ne vouloir d'autres aliments que des excréments!

Aussi son mari avait-il décidé de faire appel aux anciennes pratiques kurdes en pareil cas. Farida avait été enduite de bouse de vache pour chasser le démon et la dégoûter de ses désirs obscènes, puis on l'avait maintenue de force, dans cet état de nudité repoussante, jusqu'à ce que les excréments eussent séché sur sa peau; alors seulement elle avait été enchaînée à son lit. On avait jeté une couverture sur son corps pour masquer un peu l'horrible puanteur qui s'en dégageait, et les parents, les amis, et le prêtre avaient récité les prières et les formules qui font peur aux démons et rendent aux obsédés leur raison! D'après d'autres renseignements que j'obtins sur son mal, il parût vraisemblable que nous fussions en présence d'une démence précoce en évolution. Mais, comme dans ces conditions il m'était impossible de faire un examen sérieux, je décidais de supporter encore quelques minutes l'odeur infecte pour écouter les incantations, alors que Farida vivait dans un autre monde, interpellait les assistants ou des êtres

imaginaires. D'ailleurs elle paraissait absolument insensible aux traitements qu'elle venait de subir. Les lueurs vacillantes des bougies, la monotonie des prières, l'odeur, tout appelait la folie dans cette maison. Le prêtre n'était pas un serviteur de Dieu, mais un adorateur du Diable. J'interrompis brusquement ses litanies et m'en allai.

Dehors, je tombai dans la profonde obscurité de la nuit. L'air vif, le vent qui sifflait, atténuèrent les impressions détestables que j'avais ressenties et effacèrent les maléfices d'un magnétisme impur. J'étais bien décidé à percer les mystères de ces pratiques anciennes, où magie, médecine et religion s'intriquaient naturellement.

Aussi, lorsque Sélim le Yézidi vint me trouver quelques jours après pour me demander de l'accompagner à Toramich pour voir des enfants malades, j'acceptais vivement. C'était à une vingtaine de kilomètres de Dérîk, sur un piton rocheux qui dominait le Tigre, Les nuages étaient bas. Il bruinaît. La terre était lourde. Nos chevaux

n'avançaient que lentement. Sur les bords du Safan Déré, deux aigles qui déchiquetaient une chèvre s'éloignèrent à notre approche.

Il s'était mis à neiger. Les pentes de Karat-chok étaient blanches et se confondaient avec les nuages.

Dans le ruisseau qui sourd à Milô, des femmes d'un campement Miran se lavaient et emplissaient leurs cruches d'eau glacée. De Guir Balate le piton de Toramich apparaissait comme une forteresse solitaire. Le Tigre qui roulait au fond de la vallée était recouvert d'une épaisse brume violette.

Nous arrivâmes devant la maison de Sélim. Les épais murs de pierre épousaient la forme du rocher qui à lui seul donnait l'impression d'un bourg fortifié. Les chevaux sentant l'écurie étaient impatients. Les enfants de Sélim vinrent à nous, me prirent la main et la portant à leurs lèvres puis à leur front, me regardèrent avec de grands yeux fiévreux. Tous étaient atteints de paludisme et grelottaient.

Je m'occupai d'eux, puis m'installai dans une chambre qui donnait sur une terrasse naturelle d'où l'on découvrait le panorama de la vallée du Djudi Dagh et du Djebel Bekheir. Sélim vint me rejoindre, jeta quelques bûches sur le feu qui pétillait dans la cheminée et, regardant par la fenêtre, murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— Le Cheikh Gamo est mort!

Puis, après un silence, il ajouta :

— Le Cheikh Gamo le Juste vient de se suicider!

Le Cheikh Gamo, Kurde Yézidi, avait la réputation d'un sage et tous le respectaient. Je fus très surpris de cette nouvelle qui bouleversait Sélim. J'avais l'impression que Sélim en savait plus sur les circonstances de cette fin prématurée. Je l'interrogeais. Sélim parut soucieux mais il parla fixant au loin une lumière qui vacillait à mi-pente du Djebel Bekheir.

— Tu vois cette lueur? C'est un feu à Derebin, où vivait Cheikh Gamo. L'autre

jour, mon frère Ahmed qui arrivait de Derebin me raconta l'histoire de sa mort.

Un soir, après sa prière, Cheikh Gamo avait invoqué la paix sur les Mondes, tourné tour à tour vers les quatre points cardinaux, puis s'était étendu sur son lit. Derebin, était déjà plongé dans le silence et l'obscurité, à l'ombre des masses sinistres de la Montagne de la Soif. Cheikh Gamo avait eu plusieurs accès de fièvre. Il était fatigué. Il s'endormit très vite.

Au cours de son sommeil, il eut un songe.

Il se vit gravir seul un sentier rocailleux qui menait à un Haut Lieu de sa tribu au sommet du Djebel Bekheir.

Il marchait appuyé sur son bâton. Les roches irrégulières lui blessaient les pieds. Il montait péniblement. La sueur perlait à son front. Il haletait. Il s'arrêta, s'adossa à une pierre. Quel ne fut pas son étonnement de voir surgir à l'horizon une vive lumière qui se rapprochait de lui en laissant dans le ciel des traînées incandescentes. A un détour de la piste, apparut alors dans un nuage étin-

celant, un cavalier qui galopait vers lui. C'était un vieillard majestueux qui montait, avec l'aisance d'un jeune homme, un beau cheval blanc.

Il s'arrêta devant Cheikh Gamo qu'il considéra de ses yeux profonds et graves. Cheikh Gamo demeurait interdit, retenant sa respiration : le front du vieillard était ceint d'un agal d'or. A son côté brillait une épée flamboyante. Un rayonnement étrange émanait de sa personne et de ses vêtements blancs; Cheikh Gamo fixait chaque détail avec une certaine inquiétude. Ses yeux croisèrent ceux du cavalier. Il sentit son corps s'anéantir dans un frisson aigu mais le vieillard le rappela à la réalité.

— Cheikh Gamo, lui dit-il, tu ne me connais pas, mais écoute-moi, le sentier que tu suis est le chemin des ténèbres! Prends garde, si tu persistes à le suivre, tes yeux ne connaîtront plus la lumière!

Alors il éperonna sa monture et disparut derrière les rochers dans un nuage phosphorescent, laissant le Cheikh Gamo perplexe.

Son émotion était intense. Dieu venait de lui transmettre un message par un Prince de la Lumière. Qu'allait-il faire?

Il était encore tout chaviré par sa vision quand un grondement sourd fit trembler les roches de la montagne. Le ciel s'empourpra, la montagne de la Soif s'embrasa et le Cheikh Gamo entendit une voix qui l'appela : « Cheikh Gamo! Cheikh Gamo? Que fais-tu là? » Lucifer, le Prince des Ténèbres, son Maître, lui apparaissait terrible et triomphant. Cheikh Gamo ne sut que répondre et tout en considérant le Maître de sa vie qu'il avait si souvent invoqué, il sentit monter en lui la présence du Prince de Lumière.

Il fit un effort pour articuler un mot qui s'accrochait à sa gorge et l'étouffait. Lucifer s'approcha de lui à le toucher. Une haleine brûlante l'oppressait : « Cheikh Gamo! réponds, que fais-tu là? »

Le Cheikh Gamo se redressa et un mot terrible siffla sur ses lèvres : « Satan! Satan!... »

Le Prince des Ténèbres, perçant le mystère



de son âme comprit et il s'évanouit dans un éclair de feu.

Cheikh Gamo s'éveilla en sursaut. Ses oreilles tintaient encore des paroles qu'il venait de prononcer : « Satan, Satan, Satan ! » Nom interdit du dieu qu'il servait fidèlement depuis son enfance. Il se tâta le visage. Il était trempé de sueur. Son cœur battait comme un galop, il avait l'impression d'avoir la poitrine serrée dans un étau. Il se redressa, alluma sa lampe. La maison était silencieuse. Il se leva et en chancelant ouvrit la fenêtre. L'air vif lui fouetta le visage. Il reprit ses esprits mais comprit aussitôt que sa vie était en danger. Il se rendit à tâtons dans la chambre voisine où dormaient son frère et ses serviteurs. Il les éveilla. Ses yeux hagards et brillants de fièvre allaient de l'un à l'autre. Il s'effondra auprès de son frère.

— Qu'as-tu, Gamo ? Sans doute un nouvel accès de fièvre. Étends-toi là. Nous allons te faire une tasse de thé chaud.

Mais Gamo ne répondait rien. Enfin, il réussit à expliquer à son frère ce qui lui

était arrivé. Il resta éveillé le reste de la nuit. On le réchauffa, mais la fièvre le secouait de frissons et de douleurs lancinantes dans les reins et les jointures. Au matin, il eut encore un entretien avec son frère qui fut alors certain que Gamo avait réellement commis une faute grave en insultant leur dieu. Il lui conseilla de se rendre au Sinjar auprès de Cheikh Saïd, le grand-prêtre des Yézidis. Cheikh Gamo, qui se sentait un peu mieux, fit préparer son cheval, quelques provisions pour la route et une couverture de poils de chèvre. Quand tout fut prêt il s'isola dans sa chambre pour faire sa prière puis, du haut de sa terrasse, il regarda Derebin, et son bouquet de chênes rabougris, les pâturages où les troupeaux se déplaçaient en quête d'une maigre nourriture; il vit aussi des enfants qui jouaient près de la source. Leurs robes rouges et bleues, leurs fichus colorés, leur donnaient l'aspect de coquelicots ou de bleuets sur l'herbe humide. Au loin, dans la brume, ou delà du fleuve, le Djebel Sinjar, avec ses Hauts-Lieux, Montagne Sacrée de

tous les Yézidis, s'avance dans le désert comme un vaisseau d'azur. Cheikh Gamo le regarda longuement.

Puis il se mit en route, non sans avoir donné sa bénédiction à tous les Yézidis qui, à l'annonce de son voyage, s'étaient pressés sur son passage pour lui souhaiter une heureuse chevauchée.

Cheikh Gamo était triste. Un sombre presentiment serrait son cœur : « Tu ne verras plus Derebin, Gamo, ni les feuillages dorés de l'automne. Gamo, ton âme est perdue. Tu as rompu avec ton passé, tu as tari la source de ton sang et de ta force!... Gamo, tu es seul à présent. Tes frères sont des étrangers. Tu as tout brisé avec ce mot : Satan, Satan, Satan... Et le pas des chevaux scandait le rythme de sa pensée et semblait répéter l'insulte : Satan, Satan, Satan.

Le Cheikh Gamo et ses compagnons de route arrivèrent dans la soirée au campement de Cheikh Saïd près de Beled Sinjar.

C'était sur un pâturage environné de falaises rocheuses qui le protégeaient de trois

côtés. On y accédait par une vallée encaissée où coulait un torrent impétueux. Sur les crêtes, des sentinelles veillaient. On aurait dit des oiseaux de proie sur leurs aires. Dans la paroi abrupte du rocher nichaient des centaines de pigeons et de choucas dont les cris étaient répétés par l'écho.

Une brise légère mais froide balayait les sommets.

Cheikh Gamo se dirigea vers la tente d'un de ses parents, où il fut accueilli avec joie.

— Quelle bonne nouvelle apportes-tu, Gamo? Dieu te garde et te donne une longue vie!

Mais très vite on constata sa pâleur de cire. Gamo répondit d'une voix éteinte. Il grelottait. Une fièvre pernicieuse rongait ses reins. Il but du thé, se sentit mieux et annonça qu'il venait pour discuter avec Cheikh Saïd d'une affaire très grave. Il ne voulut pas donner d'autre explication. A la joie de le revoir se mêla l'inquiétude qu'inspirait son état.

Le lendemain matin, il se leva de très

bonne heure et se rendit sur le promontoire qui domine les pâturages et la plaine désertique. La brume violette recouvrait de son nimbe immatériel ces terres rudes qui avaient bercé tant de civilisations et de croyances.

Le vent caressait son front et lui apportait les souffles mystérieux de la liberté. Ses pommettes se colorèrent. Il parut grand, seul, vibrant d'extase. Ses yeux étincelaient. Il lança un cri dans l'espace, un cri qui partait du fond de sa poitrine: « Sinjar, Haut-lieu de ma race, Sinjar, pays de mon enfance, garde-moi. Je t'appartiens! » Puis, à pas lents, il se rendit au pied de la falaise, dans le campement de Cheikh Saïd dont la tente disparaissait derrière une haie d'églantiers et de roses. Et Gamo songea à la douceur de leur parfum. « Roses du Sinjar, écarlates comme des rubis, quand vous reverrai-je, Roses du Sinjar. O Roses du Sinjar... »

Il pénétra dans la tente de Cheikh Saïd qui le reçut avec le calme et la dignité qui lui

étaient naturels. Après les salutations d'usage, Cheikh Saïd offrit à son visiteur du café amer parfumé à la cardamome.

Gamo lui expliqua pourquoi il était venu au Sinjar. Il raconta le songe fatal qui avait noué son destin. Le récit était net; la vision du messager de lumière, l'apparition du Maître des Yézidis, l'insulte mortelle, revenaient à son souvenir. Cheikh Saïd grave et pensif écoutait. Gamo soupira. Il avait fait un effort violent pour terminer sa confession. Il était épuisé.

Cheikh Saïd comprit alors que son ami était à un tournant de sa vie : Le Prince de Lumière l'avait marqué de son sceau. Aussi il lui dit :

— Frère Gamo, ton rêve est juste. Il y a deux chemins ouverts devant toi. Tu peux, si tu le désires, suivre le Messager de Lumière; mais alors il faut nous quitter et partir en quête de son Royaume.

« Si tel est ton désir, tu es libre. Mais n'oublie pas qu'alors tu ne pourras plus jamais revoir les tiens au Paradis des Yézidis... »

Puis, après un silence, d'une voix grave et passionnée, Cheikh Saïd ajouta en fixant Gamo dans les yeux :

— Si tu veux éviter ce malheur et les embûches de la tentation, Gamo, il n'y a qu'un moyen, c'est de te plonger immédiatement dans notre paradis. Réfléchis bien, frère Gamo! C'est tout ce que j'ai à te dire.

Gamo se leva, s'inclina devant son chef, l'embrassa et sortit.

Il foula, d'un pas chancelant, l'herbe qui frémissait devant la tente de Cheikh Saïd et il regagna la sienne. Là il s'assit et médita en silence.

Sa décision était prise. Il fit prévenir Cheikh Saïd.

Le Chef ne fut pas surpris. On convoqua pour une assise solennelle les initiés, tous les anciens, les notables et les guerriers de la tribu pour le lendemain matin, dans l'arène naturelle qui surplombait le camp.

Dès le point du jour, les guerriers avaient allumé des feux au sommet de la montagne. Il y avait une lourde rosée sur l'herbe et les

rochers. Un vent violent soufflait de l'Est. Lorsque le soleil fut à une main au-dessus de l'horizon, Cheikh Saïd arriva sur le Haut-lieu, entouré des cheikhs les plus vénérés et des notables. Une clameur admirative salua sa venue. Majestueux, il était drapé dans un ample burnous noir et son keffieh bleu sombre flottait au vent.

Il s'assit sur une pierre polie adossée à la paroi du roc.

Un grand silence se fit. Alors il appela Cheikh Gamo. Un mouvement traversa la foule assemblée. Cheikh Gamo se leva et se plaçant aux côtés de Cheikh Saïd, il s'adressa au peuple. Il raconta son aventure, proclama sa faute et la volonté de la racheter, de rester avec eux dans le paradis de tous les Yézidis! Ayant terminé sa harangue, il reprit son souffle. Une angoisse mortelle gonflait son cœur. Il se dirigea d'un pas ferme vers un guerrier de la tribu. Il saisit le mousqueton qu'il portait, le chargea, puis, regagnant le milieu de l'arène, il contempla au delà du cercle qui l'entourait le paysage infini. La

lumière dansait sur la brume de la vallée. Les roches étaient veinées de pourpre. Des touffes d'églantiers jaillissaient des failles noires. L'herbe frissonnait comme un appel à l'éternité. Cheikh Gamo but du regard la coupe de Vie. Puis il s'écria, transfiguré : « Sinjar, Sinjar, Pays de mes aïeux, je t'appartiens! Sinjar!... »

Cheikh Gamo s'était redressé, puis, tournant le canon de son fusil vers son oreille gauche, il tira...

Le coup retentit contre la paroi de la falaise comme le tonnerre. Des milliers de choucas avaient pris le vol et poussaient des cris aigres. Les Yézidis s'étaient tous levés : le Cheikh Gamo gisait inerte et sanglant, dans l'herbe haute, sur une rose du Sinjar, pour avoir en rêve insulté le Diable!

LES HOMMES-LOUPS
DE KASSER DIB

Le Safan Déré coule entre deux falaises abruptes le long de la face nord du Karatchok. Il s'insinue entre deux berges touffues vers le Tigre qu'il rejoint en amont de Khanik, séparant à peu près exactement les territoires occupés par les Kurdes sédentaires du plateau de Dérik, de ceux des Miranes dont les campements s'étagent sur les pâturages du Karatchok.

Deux passerelles le franchissent en des points où les Romains avaient déjà choisi le passage de leurs routes impériales vers Djéziré ibn Omar et la vallée du Khabour. La piste de Toramich le traverse sur une passerelle dominant l'arche unique de l'ancien pont romain éboulé parmi les joncs et les menthes sauvages qui l'ornent de leurs

touffes de fleurs parfumées. L'endroit est souvent désert. Peu de voyageurs s'y risquent. Dans les grottes qui rongent la falaise, des loups, des charognards et parfois des brigands guettent le voyageur solitaire ou la chèvre égarée après le départ d'un troupeau venu boire l'eau vive qui bondit parmi les rochers. L'hiver et à la fonte des neiges, le Safan Déré s'élargit comme un fleuve encaissé : le grondement sourd que l'on perçoit de loin, ressemble à un roulement de tonnerre menaçant.

Entre les ruines du vieux pont et l'embouchure du Safan dans le Tigre, à la hauteur de Mamachour, existe une vieille maison de pierre, délabrée, inhabitée, dit-on, depuis longtemps. Au sommet d'un tell qui surplombe les sinuosités de l'étroite vallée, elle semble la surveiller sur la plus grande longueur possible. Elle aurait servi de poste de guet du temps des Turcs; depuis leur départ, personne n'avait voulu y vivre. Entre les blocs de lave qui s'appuient en contreforts sur les murs de cette ancienne demeure for-

tifiée s'ouvrent des terriers et des grottes. Là vivent des chacals, des hyènes et des loups.

Depuis plusieurs années les loups y étaient devenus les plus nombreux et avaient chassé vers d'autres gîtes les charognards. On dit même que cette forteresse était devenue un rendez-vous de loups tant leur nombre était grand aux alentours.

Aussi les Kurdes du pays et les Nomades qui traversaient le Safan Déré appelèrent ce tell et cette maison Kasser Dib, le Château des Loups...

Trois bandits kurdes dont la liste des méfaits était longue en Turquie et dans la région de Djéziré ibn Omar avaient par nuit noire franchi la frontière. Ils s'aperçurent très vite que les habitants d'Ain-Diwar et de Dérík étaient au courant de leurs exploits et que, là aussi, ils seraient reconnus et pourchassés. Aussi décidèrent-ils de trouver un refuge dans la vallée sauvage du Safan Déré où ils pensaient découvrir un abri sûr dans l'une des nombreuses grottes des bords de la rivière.

Ils vécurent ainsi quinze jours comme des chiens errants. Un soir, Aref, le plus ancien et le plus fort des trois, annonça à ses deux complices Sulciman et Jémil, qu'il avait découvert non loin, sur une éminence, une maison fortifiée. Il l'avait visitée. Elle contenait des pièces spacieuses aux murs de pierres et au sol pavé.

Elle semblait abandonnée depuis des années.

Des banquettes de bois, des tabourets poussiéreux étaient à leur place. La cheminée remplie de cendres, de toiles d'araignées, attendait qu'on y fasse du feu.

Aref était enthousiasmé. Il ajouta :

— Je suis bien certain que les Miranes ou les Hassenan ne se risquent jamais aux alentours de cette maison. J'ai vu sous les blocs de basalte des terriers et des grottes avec des traces toutes fraîches de loups!

« Il doit bien y avoir une dizaine de couples tant les empreintes sont nombreuses : les loups ne restent jamais près des lieux habités ou visités par l'homme : ils crai-

gnent trop que l'on détruise leurs petits. Aussi, je pense que nous y serions très bien. Je vous demande de m'y suivre. Quant aux loups, nous les habituerons à notre présence; ils deviendront nos compagnons.

« De là, sans nous déplacer, par les fenêtres, ou des terrasses, nous pourrions voir tout ce qui se passe dans la vallée et choisir l'occasion d'une attaque.

« Il sera facile, chaque soir, de ramener à Kasser Dib quelques moutons. Nous nourrirons les loups!... »

Jémil et Suleiman observèrent leur chef. Il avait raison. Suleiman lui dit :

« Aref, tu es très sage! Je pense que dès ce soir il faudrait nous y rendre. »

Jémil se leva; du bord du rocher qui dominait la rivière, il regarda vers l'Ouest. Le soleil descendait vers Vanik. Bientôt le crépuscule serait là. Il retourna dans son coin, plia avec soin les lacets liés en quinconce avec lesquels il savait capturer vivantes les perdrix, roula son manteau en peau d'ours,

puis attendit en grignotant des pistaches salées que ses compagnons fussent prêts.

Aref donna le signal du départ. Ils emportèrent leurs maigres provisions, leurs armes et, en file, par un sentier de chèvre, d'un pas feutré, — ils étaient chaussés en mocassins de peau de sanglier, — ils se dirigèrent en silence vers Kasser Dib en longeant la rivière.

Au bout de quelques minutes ils aperçurent les murs noirs de Kasser Dib, surmontant une colline pelée, constituée par un amoncellement de blocs de basalte polis par l'érosion. Aref s'arrêta. Les autres Kurdes se figèrent alors dans l'immobilité. Aucun bruit ne venait troubler le silence; seule, une brise légère faisait danser les têtes des roseaux.

Les trois hommes écoutèrent attentivement, scrutèrent chaque détail du paysage, puis, sans hâte, en se faufilant dans les ravissements qui pouvaient les masquer à un observateur caché, grimpèrent vers Kasser Dib où ils pénétrèrent au crépuscule.

Une ombre épaisse régnait dans Kasser Dib.

Aref alluma une mèche d'amadou qu'il portait toujours sur lui; se dirigeant vers la cheminée délaissée, il mit le feu à quelques brindilles de bois sec qui traînaient. A la lueur de la flamme, Jémil et Suleiman inspectèrent les lieux. De lourdes toiles d'araignées pendaient aux murs fissurés. Des traces de gerboises et de rats dessinaient des arabesques sur le sol poussiéreux. Il n'y avait pas d'empreintes de pas. La maison était bien inhabitée depuis longtemps.

Aref avait ouvert la lucarne qui donnait sur la vallée. Il scrutait la nuit qui descendait. Un murmure léger venait du Safan Déré. L'endroit semblait mort.

Les trois Kurdes s'assirent sur des pierres autour du feu. Ils firent griller à la broche quelques rondelles de viande de mouton avec un peu de graisse et d'ail. Ils burent un peu d'eau qu'ils avaient emportée dans des outres, puis palabrerent, étendus sur leurs

peaux d'ours et leurs abas de poils de chameau.

Aref était satisfait de leur nouvelle demeure. Ils étaient mieux là que dans des grottes ou à la belle étoile.

Ils décidèrent de faire un coup de main sur le troupeau des Miranes pour ramener quelques brebis.

Chacun avait sa tâche. A tour de rôle, l'un d'eux monterait la garde à Kasser Dib.

Ils s'endormirent tout habillés, couteaux et fusils à portée de main...

Un grincement de porte les éveilla en sursaut.

Deux yeux phosphorescents brillèrent dans l'obscurité. C'était un loup qui, attiré par les odeurs, avait poussé la porte retenue seulement par une pierre.

Aref lança un aboiement sauvage. Le loup recula et sortit. Les Kurdes se levèrent. Aref, qui imitait très bien les cris des bêtes sauvages, se dit que le loup avait compris : « Il avait dans la maison des hommes amis, presque des loups ! » Par la porte entr'ouverte,

ils distinguèrent parmi les rochers une meute de loups qui galopait et dévalait dans les ravins. On ne les entendait pas, sauf lorsque leurs pattes agiles glissaient sur un galet qui roulait.

Peu après dans la vallée retentirent les aboiements sonores des loups qui s'éloignaient. Pour subsister, ils allaient détruire d'autres vies.

Les Kurdes refermèrent la porte plus soigneusement et se recouchèrent. Aref ne put s'endormir. Il pensait au destin cruel qui l'avait amené là, dans une tanière, après avoir fait de lui un hors-la-loi.

Il se souvenait de sa jeunesse ardente et belliqueuse, des combats auxquels il avait participé contre les Turcs. Il se rappelait des beaux jours où il avait rencontré Seidé, une belle fille de Mardin, dont le regard rayonnait encore dans son souvenir.

Elle était partie avec lui dans la montagne. Comme lui elle avait souffert, lutté pour l'indépendance des tribus. Elle était seule à présent, avec un enfant de deux ans !

Aref la reverrait. Il vivrait comme un loup jusqu'au retour. Il ramènerait un riche bûlin, beaucoup d'or, la gloire d'avoir fait trembler les villages de la plaine. Les Gavan-das chanteraient son histoire comme celle d'un héros, le soir devant la flamme.

Mais ce jour semblait loin.

Les Turcs, les Irakiens, les Syriens veillaient dans l'attente de la rencontre qui leur permettrait de s'emparer de lui, mort ou vif.

Il faudrait encore se battre, tuer...

Si l'odeur de la poudre et du sang l'enivrait, il ne désirait pas tuer pour tuer. C'était une nécessité terrible de sa vie, semblable à celle qui pousse le loup à égorger un agneau...

Aref était un homme-loup qui n'avait d'autres lois que celles de ses passions, d'autres maîtres que ses instincts.

Alors que ces pensées dansaient au fond de son être inquiet la nuit s'achevait.

Dans la vallée, une brume légère s'insinuait comme un ruban sur la rivière.



Les loups n'étaient pas encore revenus, leur chasse se poursuivait dans les ravins du Karatchok, près des enclos où reposaient les troupeaux des Miranes.

Bientôt, les premières lueurs du jour filtrèrent dans la pièce à travers les lucarnes grillagées.

Aref, se leva pour faire du feu, préparer le thé, améliorer les installations de son abri.

Il réveilla ses compagnons. Jémil sortit le premier, avec ses pièges à perdrix; longcant les rochers qui bordent la falaise, il découvrit des emplacements de sable fin martelés de traces de pattes d'oiseaux et de coups d'ailes. Là, les perdreaux viendraient lorsque le soleil serait à trois mains au-dessus de l'horizon, pour s'ébattre, s'épouiller et picorer des grains de calcaire.

Il disposa ses pièges, une vingtaine de collets maintenus à ras du sol et solidement attachés à des pointes de fer plantées en terre, en demi-cercle autour d'un parpaing. Puis il rôda sur les rives du Safan Déré,

observant les vols de ramiers et de choucas qui nichaient dans les trous.

De grands martins-pêcheurs blanc et noir plongeaient dans l'eau glacée pour ramener un poisson.

Jémil découvrit des chenaux étroits communiquant avec la rivière. Il serait facile d'y faire des barrages de joncs. Il n'y aurait plus qu'à y ramasser le poisson par panniers.

Plus loin, Jémil vit des cols-verts, des tortues et des crabes sur les galets : la vallée était un paradis. Lui, le chasseur, n'aurait aucune difficulté pour approvisionner Kasser Dib en gibier.

En remontant vers la maison, il suivit la piste qu'il avait empruntée le matin. Il faisait chaud.

Devant le rocher aux perdrix, il en aperçut trois qui se débattaient dans ses filets, un nœud coulant serré à la patte. Jémil sourit de contentement. Ses pièges restaient rarement vides. Quant aux trois perdrix rouges, il allait les apprivoiser et les dresser. On les entendrait chanter sur les terrasses

de Kasser Dib... C'était un heureux présage.

Jémil salua ses compagnons avec bonne humeur. Il raconta tout ce qu'il avait observé dans la vallée, prit un bol de thé, effeuilla les tiges de joncs qu'il avait rapportées avec lui et se mit à confectionner des cages pour ses perdrix.

La journée fut calme.

Vers le soir les trois Kurdes, conduits par Aref, escaladèrent les pentes du Karatchok en évitant le campement Mirane de Milô. Dans les pâturages tachés par le vert intense des tulipes et des asphodèles, les troupeaux de Naïeff se déplaçaient lentement.

De gros chiens suivaient les bergers qui, tous, étaient armés de mousquetons. Les Miranes n'aimaient ni les loups, ni les voleurs.

Aref suivit du regard les évolutions des troupeaux, fit son choix. Il faudrait éviter les chiens ou se laisser attaquer et les étrangler.

Jémil et Sulciman savaient comment s'y

prendre. Ils n'en étaient pas à leur première affaire de ce genre.

A la nuit, les trois Kurdes s'approchèrent d'un enclos où des centaines de chèvres et de moutons bêlaient, toussaient et s'endormaient sous les étoiles. Dans une cabane, les bergers étaient assis autour du feu. Leurs chiens allaient et venaient dans l'attente des restes du repas. Ils étaient maigres et méchants, on se souciait fort peu de leur nourriture.

Aref sauta dans l'enclos, sans bruit; il était fort agile. Rapidement il balança quelques brebis affolées de l'autre côté du mur où Jémil et Sulciman les reçurent et, à grands coups de bâton, les firent dévaler dans l'ombre du ravin.

Aref avait escaladé la murette avec la souplesse d'un chat.

Au bruit fait par les bêlements des brebis que les Kurdes pressaient sur les cailloux, les chiens s'étaient tous mis à aboyer avec fureur; plusieurs couraient déjà sur le mur; d'autres s'étaient élancés dans l'ombre à la

poursuite des voleurs. Les trois Kurdes avaient réussi à prendre suffisamment de distance pour ne plus être inquiétés par les bergers.

A un tournant de leur piste, derrière un énorme bloc de basalte, Aref s'arrêta. Il voulait attirer à lui les chiens au cas où ils viendraient de ce côté. La nuit était très noire, mais la lueur des étoiles éclairait légèrement le paysage. Un chien s'approcha en aboyant. Aref ne le voyait pas encore, mais le chien le sentait.

Aref attendit, son bâton levé prêt à frapper.

Le chien se présenta, mais avant qu'il ne pût mordre, Aref lui avait asséné un coup violent sur la nuque et s'était jeté sur lui. Il l'étouffa, prit son couteau et, à petits coups, lui déchira la gorge, comme l'aurait fait un loup.

Puis en bondissant il disparut dans la nuit rejoindre ses compagnons.

Les trois Kurdes arrivèrent sans encombre à Kasser Dib. Ils enfermèrent leur butin

dans une pièce de leur repaire, entravèrent deux moutons qu'ils abandonnèrent au pied des rochers pour les loups.

Il y eut ce soir-là une fête sauvage. Un pacte d'amitié entre les hommes-loups et les loups...

Depuis ce jour, de temps à autre, Aref et ses compagnons s'attaquèrent aux troupeaux, ramenant régulièrement cinq, six et parfois dix têtes de moutons à Kasser Dib. Ils allaient aussi jusqu'à Khanik ou à Mamachour piller une boutique pour du bourghoul, du sel et ce qui pouvait se présenter à eux.

Une chance étonnante les favorisait.

Dans le territoire la suspicion régnait de village à village.

Les bergers maudissaient les loups qu'ils guettaient jour et nuit, mais qui déjouaient toutes leurs ruses, enlevaient du bétail, tuaient les chiens les plus féroces.

Ce qui les tourmentait le plus c'était de ne découvrir que rarement les ossements des

victimes. Les Miranes avaient envoyé leurs meilleurs chasseurs pour tuer les loups, mais ils ne réussissaient pas à en abattre et le nombre des attaques ne diminuait pas. Ils avaient remarqué que leurs meutes hantaient la vallée du Safan Déré, et, de loin, ils les avaient observés, parmi les rochers et les broussailles des environs de Kasser Dib.

Aussi évitaient-ils ces parages à leurs troupeaux. Personne ne se risquait plus dans la vallée aux heures qui précèdent le crépuscule.

Un silence inquiétant précédait les chasses nocturnes des carnassiers.

Un soir, Jémil, le chasseur, avait même pu se promener parmi les loups. Ceux-ci ne l'attaquèrent pas ni ne s'éloignèrent. Il avait aboyé à leur manière et les loups s'étaient groupés autour de lui, puis il les avait entraînés avec lui dans l'ombre vers un repaire où dormait un troupeau. Cette nuit-là, trente moutons et chèvres furent égorgés, les chiens s'étaient terrés comme s'ils avaient

pressenti une menace à laquelle ils ne pouvaient rien.

Quant aux bergers, ils racontèrent qu'un Djinn d'une force herculéenne bondissait parmi les loups, les conduisait en poussant des hurlements féroces : il avait une forme humaine, était vêtu de peaux de bêtes et portait comme coiffure un keffieh noir. Aucun Kurde de la région ne lui ressemblait, ce ne pouvait être qu'un Djinn, un « homme-loup » !

Cette histoire fit le tour du pays comme une traînée de pluie d'automne. Les enfants, les cultivateurs, les nomades eux-mêmes invoquaient leurs génies et, de temps à autre, abandonnaient une brebis ou une chèvre pour que les hommes-loups et leurs carnassiers fussent apaisés.

La terreur régnait sur le plateau Hassenan.

Personne ne sortait plus le soir et, de jour, chacun était armé. Malgré tout, les loups demeuraient aussi audacieux, s'attaquant

tour à tour à toutes les bergeries de la région.

Les trois Kurdes étaient satisfaits.

Leur alliance avec les loups les avait servis plus que les solitudes de Kasser Dib. Ils ne manquaient de rien et leur prudence leur semblait presque inutile.

Jamais aucun voyageur ne s'était aventuré aux alentours de leur forteresse.

Cependant, Aref, leur chef, songeait à ses montagnes où Seidé, sa femme, l'attendait en secret.

Il prit la décision d'aller la revoir. Mais avant, il voulait enlever la fille d'un chrétien des basses terres qui lui servirait d'esclave. Il s'en était ouvert à ses compagnons. Ils acceptèrent avec une certaine curiosité le plan de leur chef. L'idée de repartir dans leur pays d'origine les excitait. Ils savaient que ce ne serait pas sans de nouveaux dangers mais ils pensaient y revoir leurs parents, leurs amis et peut-être retrouver dans l'oubli une vie plus paisible. Ils méprisaient la mort...

Aref était allé du côté de Vanik, et d'une grotte qui dominait la rivière il observait depuis plusieurs jours les femmes arméniennes qui allaient puiser l'eau ou laver leur linge. Il en distingua une, dont la grâce surpassait celle de ses compagnes. Elle était jeune, avait de longs cheveux en boucles jusqu'à la taille. Il la suivit du regard, découvrit la maison. C'était celle du prêtre du village et Aref en conclut que cette jeune femme devait être sa fille. Après avoir repéré tous les détails des environs de Vanik, les portes des cours et des maisons, les occupations habituelles des habitants, Aref retourna à Kasser Dib.

Il confia ses impressions à des amis. Ils décidèrent d'attaquer le village de Vanik le soir du jour où commencerait le grand marché de Dérik. Les gens de Vanik s'y rendraient certainement en grand nombre. Il y aurait peu d'hommes au village ce soir-là pour défendre les infidèles.

Jémil conduirait des loups du côté du plateau et attaquerait en premier.

Aref et Suleiman viendraient par le ravin, forceraient la porte de la maison du prêtre, enlèveraient la belle Arménienne et lanceraient leur cri de ralliement.

Jémil reviendrait alors avec les loups pour couvrir la fuite des Hommes-Loups vers Kasser Dib.

Ainsi fut décidé.

Jémil et Suleiman admirèrent la sagesse du chef.

Jémil, pendant les jours qui précédèrent l'attaque, entraîna ses loups dans des poursuites stériles pour les affamer et les rendre plus méchants.

Le soir du coup de main, il les groupa autour de lui. Ils semblaient impatients et grondaient.

Jémil leur parla, les menaça, leur fit entendre le cri de chasse, puis en courant les guida sur la piste de Vanik...

Dans Vanik silencieux, hommes et bêtes dormaient.

Myriam, la fille du prêtre, berçait son petit

frère alors que sa mère fatiguée par les travaux du jour s'était déjà couchée.

Brusquement, le calme de la soirée fut rompu par les aboiements furieux des chiens. Myriam écouta : les hurlements des loups retentissaient dans la nuit.

Elle réveilla sa mère : « Maman, maman, les loups..., les loups attaquent le village! les hommes-loups! »

La vieille Arménienne se leva d'un bond. Dans son regard brillant, le souvenir des massacres d'Arménie, des guerres et des misères d'un passé qu'elle croyait révolu, passa comme un éclair. Elle vérifia la fermeture des portes, se mit à genoux et pria.

« Dieu de paix et de miséricorde, s'écriait-elle, protège Vanik et ses habitants des ronds du Malin! Garde le père de mes enfants sur la route de Dérîk ! Garde-nous ! » Puis, après un silence, elle ajouta : « Que ta volonté soit faite!... »

Jémil avait attaqué la bordure Nord du village. Les loups se partageaient déjà les dépouilles de plusieurs bêtes. Des coups de

feu tirés au hasard dans l'obscurité éclairaient de toutes parts.

Aref profitant du désordre général et du vacarme assourdissant de la fusillade, des cris et des aboiements, se glissait suivi de Suleiman vers la maison du prêtre.

D'un coup de crosse Suleiman fendit le vantail de la cour, assomma un chien qui s'élançait vers lui, courut à la porte de la maison qu'il défonça.

Aref avait déjà bondi à l'intérieur. Il enleva Myriam et malgré ses cris ressortit vivement avec elle, alors que Jémil bâillonnait la mère. Les deux Kurdes dégringolèrent dans le ravin du Safan Déré en quelques enjambées, emportant avec eux leur précieux fardeau...

Dans le village, les loups poursuivaient leurs assauts meurtriers. Peu après, un long appel jaillit des profondeurs de la vallée. Jémil reconnut le cri de ralliement de ses compagnons. Il répondit, rappelant à lui la meute de loups déchaînés. Les uns après les autres, les bêtes le rejoignirent, traînant avec

eux des quartiers de mouton ou des agneaux entiers. Jémil lança ses plaintes maudites; à travers les balles qui sifflaient autour de lui, il disparut dans l'ombre de la vallée...

...Le père de Myriam chevauchait avec deux serviteurs sur la piste de Dérík. Ils s'en retournaient à Vanik avec des provisions, des étoffes, des épices. Ils avaient dépassé Guiré Karane depuis une demi-heure et redescendaient déjà vers Vanik lorsqu'ils avaient entendu dans le lointain les hurlements des loups, des cris, des coups de fusil qui lançaient des flammes dans la nuit.

Le vieux prêtre avait saisi son mousqueton, prêt à tirer, et pressé sa monture vers Vanik, où les loups attaquaient les siens. Il ne voulait pas croire aux Djinns et l'histoire des hommes-loups l'avait fait sourire. Mais ce soir, malgré son courage et sa foi, il était inquiet.

Lorsqu'il entra dans Vanik, les loups étaient partis, mais les chiens aboyaient encore.

Il appela. On reconnut sa voix. Des hom-

mes, des jeunes gens armés de fusils et de bâtons lui racontèrent ce qui s'était passé : Des loups en grand nombre avaient assailli le village, pillé les bergeries, égorgé de nombreux agneaux. On le raccompagna chez lui; les portes étaient défoncées, son chien gisait. Le prêtre se précipita dans sa maison. Il y trouva sa femme bâillonnée à côté de son fils, un enfant qui dormait. Il libéra la vieille Arménienne épouvantée. Elle lui sauta au cou en disant : « Ils m'ont enlevé Myriam, ils m'ont enlevé Myriam! » puis, reprenant ses esprits, décrivit la venue des bandits kurdes pendant la ruée des loups. Le prêtre demanda à ses amis de garder sa maison, rassembla quelques jeunes gens robustes et descendit avec eux dans la vallée. Au loin, dans la direction de Kasser Dib, des loups hurlaient leur victoire...

Les Arméniens longèrent le Safan Déré par un sentier de chèvre. Ils pressaient leur allure, guidés par le vieux père qui priait Dieu à haute voix. Il demandait de lui rendre sa fille et de la protéger de tout mal. Les

jeunes gens répondaient à haute voix, avec ferveur. Comme les Kurdes, parmi lesquels ils vivaient, luttèrent et moururent pour leur foi, ces Arméniens n'attachaient pas un grand prix à la vie et le danger ne les effrayait guère. Au bout d'une heure de marche, ils dépassèrent l'arche croulante du pont romain, purent distinguer sur les côtes dénudées qui rampaient vers Kasser Dib, les trois hommes-loups emportant avec eux Myriam, la jeune Arménienne, honneur et fierté de Vanik, au milieu des galopades des loups qui les suivaient...

Les trois hommes-loups marchaient d'un pas soutenu. Myriam, épuisée, se laissait faire. Aref la contemplait aux lucurs de la lune. Elle était vraiment belle, jeune, racée.

Il songea tout haut : « Par Dieu, cette fille de chien est jolie. Je lui pardonnerai même d'être vieille et laide, pourvu qu'elle soit vierge! »

Jémil et Sulciman en bons Kurdes approuvèrent. Pour eux, comme pour les tribus de la montagne, la vie n'a que peu d'import-

tance, mais l'amour et les choses de l'amour, la femme, sont sacrés et doivent être respectés. Le lien qui allait unir le sort de Myriam à celui d'Aref serait définitif. En l'enlevant il s'engageait auprès d'elle, inconsciemment.

Alors qu'ils approchaient des sentiers de chèvre qui montaient vers Kasser Dib, une détonation relentit. Aref tomba, un flot de sang aux lèvres. Dans sa chute il avait lâché Myriam qui s'était jetée à genoux et priait. Les loups détalèrent dans toutes les directions, rentrant dans leurs tanières. Jémil et Sulciman s'étaient retournés. Deux balles sifflèrent. Ils comprirent le danger. Sulciman enleva Aref sur son dos, aidé de Jémil qui poussa son cri de guerre. Ils abandonnèrent Myriam et rampèrent derrière des rochers jusqu'au sommet de Kasser Dib : Aref était mort, loin de Scidé, loin de son pays natal, sur la colline des loups, comme un loup!...

Jémil observa le vieux prêtre et ses amis qui relevaient Myriam en pleurs. Il les laissa faire. Sulciman et lui ne tenaient pas à s'embarasser d'une femme, même d'une vierge,

avant leur départ vers la montagne. Il les vit s'éloigner. Les Arméniens chantaient dans la nuit un hymne de victoire : « Dalvorig, Dalvorig... »

Lorsque le silence fut revenu dans la vallée, Jémil et Suleiman creusèrent une tombe entre deux parpaings. Ils se rappelaient leurs randonnées, leurs combats, leurs chasses, leurs succès. Ils diraient un jour à Seidé comment mourut leur chef, tué d'une balle dans le dos après un soir de triomphe. Les Gavandas se souviendraient de ses hauts faits avec les loups...

Puis ils le déposèrent dans la terre aride. Jémil hurla comme un loup. De tous les trous, de toutes les tanières les loups sortirent et se groupèrent autour des Kurdes. Un Arménien de Vanik resté en embuscade dans les parages raconta que les loups aboyèrent toute la nuit auprès du mort comme pour le rendre à la vie. Les deux Kurdes le veillèrent en tirant de temps à autre des salves dans le ciel, puis au petit jour partirent en direction du Nord.

LES GAVANDAS
DE KANIEMECHED
TROUBADOURS KURDES

Si la plupart des tribus kurdes vivent des cultures et de l'élevage, il en est encore qui rêvent de pillages et de guerres.

Pasteurs nomades, ils accompagnent leurs troupes dans les vastes pâturages du Kurdistan, fixant leurs campements pittoresques au sommet d'une colline ou dans une vallée abritée, près d'un torrent ou d'un bosquet de peupliers. Ils sont encore tels que les a vus Xénophon : intrépides et cruels comme les anciens Kardouques.

Cependant il en est aussi parmi eux qui, moins courageux, moins entreprenants, n'aiment ni la guerre, ni le travail, et ne consentent qu'à chanter et à danser de fête en fête, de village en village : ce sont les Gavandas.

Non loin d'Arab Pounar où passe la voie

ferrée qui vient d'Alep et se dirige vers Mossoul en longeant la frontière turque, se trouve le village de Kaniémeched, sur une colline d'où la vue peut suivre vers le Nord la longue ligne bleue des montagnes kurdes, et vers le Sud l'étendue morne du désert syrien.

Quelques familles de Gavandas y résident. Certains habitent dans des maisons de terre de forme cubique, recouvertes d'un toit conique. La plupart vivent dans des tombeaux antiques creusés dans le sol de la colline.

La porte de ces demeures souterraines s'ouvre à la surface de la terre comme un grand trou noir; c'est l'unique ouverture par laquelle arrive un peu de lumière dans ces abris étranges.

Pour y pénétrer, il faut descendre sept, huit ou même dix marches creusées dans le sol calcaire. On se trouve alors dans un sépulcre de trois mètres de côté dont la profondeur est de deux mètres à peine : sombre cavité où règnent depuis toujours l'ombre et l'humidité.



Au fond et sur les côtés de ce véritable tombeau, sont creusées trois, quelquefois cinq niches ayant la forme d'un sarcophage.

Dès l'entrée, on est surpris par la tiédeur de l'air et son odeur malsaine, parfois même repoussante. On dirait l'haleine de la pierre pourrie qui s'exhale avec la fumée et l'odeur des moisissures. C'est là que vit le Gavanda : C'est là qu'il est né. Il y fait sa cuisine sur un feu rustique, alimenté de quelques brindilles et de boue séchée. C'est là qu'il mange et qu'il lave, qu'il s'assoit en compagnie de ses amis; c'est là qu'il s'endort à la fin d'un jour crépusculaire entouré de sa nombreuse famille. C'est encore là qu'il se lève et fait sa prière dans la nuit qui pour lui est une chose presque permanente. C'est enfin là qu'il attache son âne auquel il offre pour mangeoire la niche d'un cercueil!

Suspendues au mur que rongent les moisissures, un tambour et une flûte orientale, le dahol et la zourna, semblent bien être ce qu'il possède de plus précieux. Ces instruments l'accompagnent toujours et lui per-

mettent de gagner son pain. Avec deux ou trois compagnons, il va, le visage bronzé, impassible et fermé, tambouriner et chanter pendant des heures et des heures au cours des noces et des fêtes. En épopées d'amour ou en chansons héroïques il transmet les légendes et l'histoire des tribus Kurdes, il vante le courage des hommes, la beauté des femmes! Mais, malgré cela, tous le méprisent et en dehors des jours de réjouissance personne ne veut avoir de relations avec lui!

C'est qu'il refuse de travailler régulièrement, de bâtir, de semer, de planter. Il rappelle ainsi ces descendants de Recab, dont parle Jérémie, qui, sur l'ordre de leur père ne bâtirent point de maison pour y demeurer, ne possédèrent ni vignes ni champs et ne firent jamais de semailles!

Cependant, il n'en a hélas ni la haute moralité, ni la propreté. Il est même souvent très sale et d'une extrême parcimonie.

Ses cheveux en broussailles retombent en boucles sur ses épaules encadrant un visage

qui n'a jamais été lavé que par les pluies d'hiver!

Qu'il ait pour vêtements des haillons ou des guenilles, pour nourriture un morceau de pain sec et quelques noix, peu lui importe! Il s'étendrait volontiers du matin au soir, insouciant et rêveur comme s'il n'appartenait pas à ce monde agité. Engourdi et dans cette torpeur lascive, il imagine sans doute quelque récit épique ou quelque nouvelle chanson d'amour dont il est intarissable. Il demeure ainsi un exemple étonnant de détachement dans les steppes et les montagnes du Grand Kurdistan où l'amour de l'argent a fait de l'or un maître tyrannique, et dans sa simplicité avec ses qualités et ses défauts il prolonge une antique tradition de la poésie kurde.

GOSTE BEHASTI

LA SANGLANTE EPOPEE DES MIRANES

Non loin de Tell Kotchek, trois Chammars attendaient.

Ils surveillaient la piste qui serpentait vers le Nord, en direction du Karatchok.

Derrière un repli de terrain, ils aperçurent deux cavaliers Kurdes qui, coupant à travers champs, évitaient les détours de la piste. Ils semblaient inquiets et pressaient leurs montures. Leurs keffiehs blancs à carreaux rouges et leurs manteaux noirs flottaient au vent.

Les Chammars les reconnurent à leur haute taille et à la robe de leurs chevaux. C'était bien deux Miranes, ceux qu'il fallait abattre, et pourtant la distance qui les séparait demeurait trop grande pour toucher à coup sûr. Ils se concertèrent du regard; l'un

d'eux épaula et visa. Ses compagnons l'imitèrent. Trois coups de feu retentirent. Les Kurdes étaient partis au galop ; le second, affaissé sur sa monture, se cramponnait à la crinière. Ils disparurent dans le lit sec d'un oued. Les Chammars avaient manqué leur proie.

Les deux Kurdes s'arrêtèrent près de Tell Khanzir. Le blessé perdait beaucoup de sang d'une plaie dans les reins; il s'effondra en gémissant. Ses traits étaient tirés par la souffrance. Il fit un effort pour se coucher sur le ventre, mordit l'herbe pour étouffer un cri et la face contre le sol il expira sans avoir prononcé une parole, sans que son compagnon eût fait un geste vers lui. Alors seulement l'autre sauta à terre, prit les armes et la bourse fixée au qolan du mort, puis repartit vers le Nord, suivi par le galop léger du cheval de son serviteur...

Bientôt il atteignit la piste de Guir Balate près d'Ain Takel Bakel; ralentissant l'allure, il alla au ruisseau pour se laver le visage et les mains, boire une gorgée d'eau. Les che-

vaux étaient mouillés de sueur; il les conduisit par la bride, d'un pas lent, vers le Guiré Sepi, un grand pré vert, à l'abri des rochers qui bordent la crête voûtée de Karatchok, encore masqué par un repli du terrain. Derrière des touffes d'asphodèles dont les gerbes fleuries se succédaient à perte de vue, le campement des Miranes apparut enfin. Il se remit en selle et se dirigea au galop vers une tente immense à treize piquets autour de laquelle s'alignaient les petits rectangles noirs des autres tentes.

Déjà des sentinelles postées sur les hauteurs avoisinantes avaient par des signaux annoncé son retour, et des groupes d'hommes armés s'étaient avancés pour l'accueillir.

Le Miranc les vit. Il était soucieux et irrité.

A son approche, des troupeaux de moutons et de chèvres, des chevaux, des buffles s'écartèrent sous les coups et les cris des bergers.

Il mit pied à terre. Un écuyer se précipita, baisa un pan de sa robe, saisit les chevaux par la bride.

A pas lents, hautain, il marcha vers l'entrée principale de la grande tente. Des vieillards, tous les notables de la tribu s'inclinèrent devant leur chef. « Dieu te garde et te donne longue vie, Naïeff ! »

Naïeff Bey Mustapha Pacha les fixa tour à tour, serra quelques mains, leur apprit la mort de son serviteur, donna l'ordre de doubler les gardes dans la montagne face au désert, puis pénétra dans la tente. Il s'assit devant le feu qui pétillait dans un coin du grand hall central que des cloisons de roseaux tressés isolaient des diverses chambres et des dépendances aménagées sous l'épaisse voûte mouvante. Là, on lui offrit du café amer, du fromage de chèvre et du pain de Khotchar aussi mince qu'une crêpe. Il avait soif. Il but un grand verre d'eau.

Ses yeux bleu pâle, aux éclats durs et fugitifs, parcouraient les visages muets de ses gens. Un silence trouble avait gagné la demeure du chef des Khotchars Miranes. Ce grand féodal du Kurdistan inspirait à tous une crainte tenace et même de la haine. Il

était sans scrupules, féroce, cupide. Son fusil était bon et ne le quittait jamais. Ses gestes, chacune de ses attitudes, étaient toujours empreints de majesté, d'autorité. Dans ses artères coulait le sang des Taimour qui, depuis deux siècles, avait dompté la tribu farouche des Kurdes de l'Emir. Des montagnes au désert les Miranes n'avaient jamais connu la paix.

Naïeff incarnait un sentiment collectif d'envie et de pillages, le désir de tuer, le rêve renouvelé de dominer la Djéziré; et, malgré ses crimes, Naïeff était supporté, obéi et quelquefois aimé.

Naïeff se leva. Son regard se fit lointain, ses paupières se crispèrent. Il s'écria, d'une voix calme : « J'ai tué le frère de Daham el Hadi, je tuerai Daham lui-même, ce fils de chien du Désert. Je jure que jamais de mon vivant un seul Chammar ne se risquera aux abords de nos terres. » Une clameur de vivats fut la réponse des anciens et des chefs Miranes qui caressèrent leurs barbes en signe de serment.

Naïeff les quitta pour ses appartements, laissant son cousin Abdel Aziz Beli le juste, et les vieux, discuter des mesures à prendre immédiatement. Les ordres de Naïeff devaient être exécutés sans délai. Des coureurs et des cavaliers portèrent les nouvelles aux tentes les plus éloignées. Puis les campements reprirent leur aspect habituel ; des fumées bleues montaient paisiblement dans le ciel sans nuage, devant l'âpre paysage que dominaient les chaînes du Kurdistan, étincelant de glaces. Des chevaux hennissaient, frappant le sol de leurs sabots, secouant leurs entraves avec impatience. Aux abords des tentes, des chiens hargneux aboyaient furieusement et se battaient pour un os : ils vivaient comme leurs maîtres.

Naïeff s'était étendu sur sa couche. Ses femmes vinrent tour à tour le saluer. On lui annonça que son fils aîné Abdel Aziz était allé à Guir Balate et à Khanik pour y percevoir la dîme sur les récoltes. Il ne serait pas de retour avant le lendemain. Quant aux plus jeunes, Naouaf et Abd el Kérim, ils

étaient là. Ils s'assirent près de leur père qui caressa leurs cheveux bouclés. Il les regarda avec fierté : Ses fils gouverneraient un jour les destinées des tentes Miranes. Cette pensée gonflait son cœur d'un espoir dur. Il se souvenait, dans l'ombre de la lourde toile qui avait vu naître ses aïeux, comment il avait, lui, pris le pouvoir en tuant son frère aîné Abd el Kérim. Il revoyait ce frère qu'il avait aimé, gisant blessé à mort sur la terre brûlante, gémissant sous le soleil implacable. Il s'écoutait encore jetant la malédiction contre quiconque oserait lui porter secours. Cette vision l'obsédait souvent. Les épreuves que le destin lui envoyait, les haines qui l'entouraient, il sentait bien que c'était la rançon du crime et du pouvoir.

Naïeff renvoya ses femmes et ses enfants.

Il demeura seul avec ses pensées.

Sous la tente à treize piquets, cent personnes s'affairaient. Naïeff se leva et par un couloir aménagé le long de la partie postérieure de sa demeure, il se rendit dans les quartiers réservés à son fils aîné Abd el Aziz.

Il y trouva Naso, une jeune femme kurde, robuste comme un lys de montagne, aussi flexible qu'une tige de saule. Son fils l'avait ramenée d'un village du Bohtan où il l'avait achetée pour cent livres d'or et cinq cents moutons, tant elle était belle et sa famille puissante. Elle était en train de filer de la laine, accroupie sur un tapis roulé; ses boucles s'échappaient en torsades dorées sous un léger voile de soie blanche. Elle aimait Abd el Aziz, mais songeait souvent à la cruauté qu'elle lui prêtait, de meurtrir son jeune corps qui ne le désirait pas et de le plier à tous ses caprices. Elle se demandait si la vie de ses compagnes n'était pas plus heureuse, elles qui avaient déjà des enfants et s'étaient faites au rythme brûlant et exigeant de leurs hommes.

Naïeff pénétra dans sa chambre sans qu'elle l'entendit venir. Il la contempla : elle était belle, aussi fraîche qu'un parfum de lavande sauvage et de thym. Son cœur se mit à battre. Tant de grâce le désarmait. Il aurait voulu qu'elle levât la tête et lui par-

lât. Il cherchait ses yeux noirs où dansaient des paillettes d'or, mais Naso modelait entre ses doigts la laine chaude qui vibrait.

Naïeff sourit et fit un pas. « Naso, murmura-t-il, tu es la plus étrange des fleurs de Guiré Sepi; tu es la fille que je préfère! » A ces mots, Naso tressaillit. Elle avait cru reconnaître la voix de son mari, mais comprit vite sa méprise. Naïeff Bey Mustapha Pacha, le chef cruel, l'homme sur qui toutes les femmes connaissent des histoires affreuses, était là, devant elle, et lui souriait. Elle laissa tomber son écheveau de laine, se leva, s'inclina devant le Maître. Naïeff bey lui releva la tête et fixa de ses yeux d'acier les pupilles dilatées de sa belle-fille. Un désir meurtrier faisait palpiter ses narines. Il montra le tapis de Perse, Naso le déroula. « Père! s'écria-t-elle, que désires-tu? »

Naïeff ne répondait rien. D'un geste autoritaire, il lui fit signe de s'asseoir. Naso, tremblante, obéit. Une vive curiosité mêlée à un sentiment de terreur, serrait son cœur. Naïeff la dévisagea, puis sans pudeur dénoua la

robe et les longs pantalons écarlates qui cachaient les harmonies de son corps. Naso poussa un cri et tenta de se dégager; mais avant qu'elle ne le pût, Naïeff la serra contre lui. Ses bras et ses mains épousèrent les formes qui le rendaient fou de désir. Naso implorait : « Père, père, père... »

Mais elle ne se sentait pas la force de lutter, déjà l'halcine de Naïeff baignait son visage et troublait ses sens. Elle se cabra. Naïeff la prit comme un fauve boit après une longue chasse...

Vers le soir, le hall central de la tente retentissait de discussions et d'exclamations. Anciens et notables de la tribu s'y assemblaient pour entendre Naïeff.

On avait disposé au centre de la pièce un grand bouclier de cuivre rouge sur lequel fut jeté un fagot de brindilles très sèches qu'un serviteur alluma. Une flamme vive jaillit, projetant des ombres, éclairant des visages et des draperies.

Naïeff survint enfin, calme, reposé ; son expression laissait voir une joie secrète que

tous remarquèrent avec inquiétude. Qu'avait-il décidé? Qu'allait-il faire? Abd el Aziz Béli, son cousin qui le connaissait bien et savait lire dans son âme, comprit que le malheur avait frappé l'un des proches de Naïeff. Il ne put s'empêcher de penser à Abd el Aziz qui n'était pas encore de retour. Naïeff bey réchauffait ses longues mains à la chaleur du feu en plaisantant sur le guet-apens des Chammars. « Par Dieu, disait-il, c'était de bons tireurs! mais ils m'ont manqué. Je jure que je ferai payer le prix du sang à ces chacals et que le jour n'est pas loin où les vautours du Karatchok se partageront leurs restes. »

« Tu as raison, Naïeff, ajoutaient les vieux Kurdes qui avaient combattu contre les Bulgares de Habid Chah. Tu as raison, et nos bras sont encore assez vaillants pour lever nos sabres et couper des têtes! »

Naïeff s'était assis. On lui présenta une tasse de thé. Il la but en fixant de ses yeux bridés les braises qui pétillaient. On jeta un nouveau fagot sur le bouclier. Les flammes

montèrent, légères, vers le plafond de laine. Les hommes s'étaient tous accroupis en rond, serrés les uns contre les autres. Des serviteurs se glissaient entre les rangs, servant le thé ou le café dans une tasse unique. Une veillée commençait pour ces hommes de proie, autour de celui qui n'avait pas craint de les conduire depuis un quart de siècle...

Naïeff était calé dans des coussins et adossé à une énorme souche de chêne qui pouvait servir de siège ou de table. Près de lui, deux jeunes Miranes armés se tenaient immobiles comme des statues de bronze.

Il était fier d'être entouré par ceux qui avaient servi son père, et qui l'avaient reconnu comme le plus fort et le plus rusé.

Toutes les issues de la tente avaient été fermées à l'aide de rideaux de roseaux entrelacés. Le froid vif de la nuit avait été rejeté de cette enceinte où régnait maintenant une chaleur parfumée de cardamome.

Naïeff rêvait. Sa pensée instable suivait

les migrations de son peuple fier qui, du lac de Van au Sinjar Dagh, de l'été à l'hiver, comme une marée amère déplaçait tentes et troupeaux en quête de nouveaux pâturages et de pillages. Il revoyait les brebis, les chèvres, les chevaux et les buffles... qui faisaient sa richesse. Il entendait comme le sourd galop de ces bêtes, le souvenir du passé qui roulait dans ses veines.

Lui et les siens méprisaient les Kurdes sédentaires aux villages de boue et de pierre mal taillée! Ils aimaient cette liberté farouche qui, pour les Miranes, n'avait d'autre limite que la fatigue ou la mort! Depuis deux cents ans, la famille des Taimour faisait la loi de la tribu : deux cents ans de combats, de meurtres et de passions.

Il était déjà loin, le temps où Bader, fils de Taimour le Grand, demeura le seul descendant de sa puissante famille! Et pourtant, il était présent sous cette tente à treize piquets qu'il avait fait tisser, et qui, depuis, défiait le vent, la pluie et la neige.

Naïeff voyait se dérouler devant lui l'his-

toire de son sang, qui le hantait, faisant sa force.

Bader s'était marié à sa cousine. Ils avaient eu deux fils, Mahomed et Hassan qui, dès leur adolescence, se marièrent. Chacun eut un fils, Brahim fils de Mahomed et Hussein fils de Hassan.

Ces enfants avaient assuré la puissance de la famille des Taimour et des Miranes d'alors, plus dévoués mais turbulents et agressifs dans le Bohtan. Mahmoud I^{er}, le Sultan d'Istamboul, s'irritait de tant d'indépendance. Il avait désigné un Emir pour gouverner cette riche province de son empire et surveiller les Kurdes Nomades qui terrorisaient le pays. L'Emir séduisit par ses largesses le Mirane Hasso qui devint son ami et fut nommé chef des Miranes.

Et Naïeff songeait à la rude existence de ses aïeux au vieux Bader qui, entouré de son fils Hassan et de ses enfants, résista sourdement contre l'usurpateur et ne reconnut jamais le choix de l'Emir. A aucun prix il ne voulut obéir à Hasso le traître. Il quitta

la tribu, accompagné des siens et de ses serviteurs, pour aller vivre près de Djéziré ibn Omar, comme une horde de sangliers du Djudi, suivant de loin les migrations des Miranes dans les Monts du Bohtan. Bader Taimour savait ce qu'il faisait. C'était un vrai Khotchar.

Naïeff, à tous ces souvenirs, vibrait d'exaltation. Il chargea l'un de ses gens de chercher les Gavandas attachés à sa famille. Il voulait entendre ce soir même, au lendemain d'un jour où la mort l'avait frôlé, l'épique chevauchée de ses aïeux vers le pouvoir et la richesse. Il avait besoin de se griser et d'exciter son courage. Il se sentait coupable d'avoir violé la chambre de son fils, mais il était sans regret, prêt à tout pour satisfaire ses ambitions et ses passions.

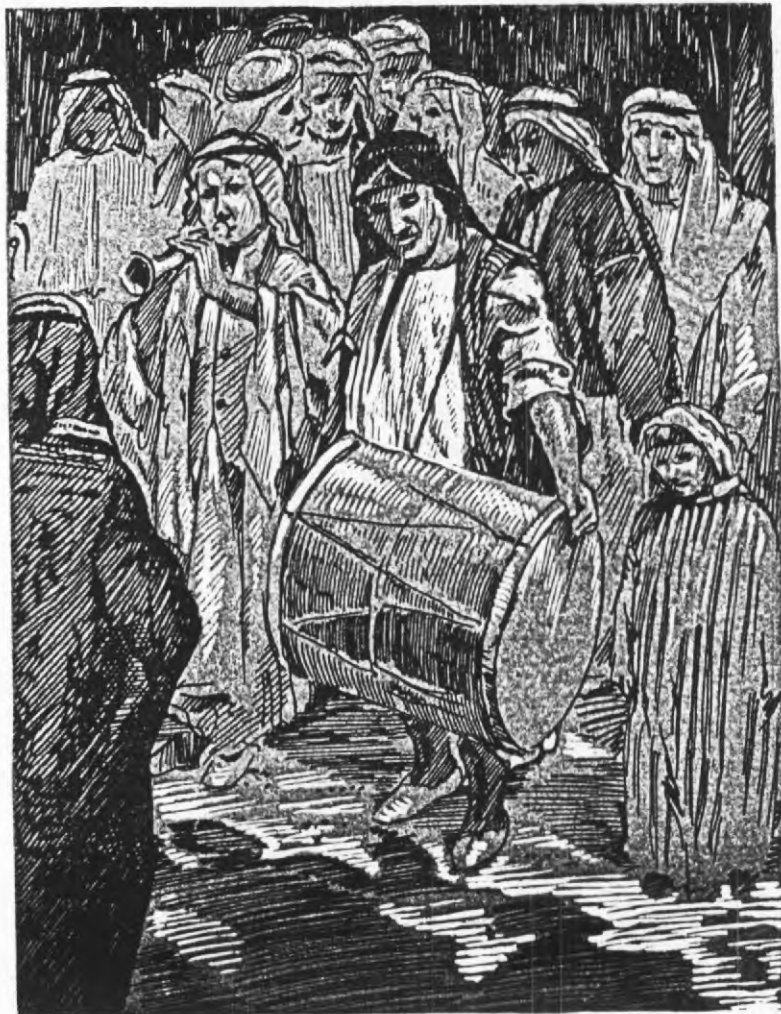
Naouaf et Abd el Kérim s'étaient faufileés auprès de leur père, tandis que les troubadours se tenant face au feu fixaient le chef. Naïeff bey leur ordonna de dire l'épopée des Kurdes de l'Emir, depuis le temps de Bader Taimour.

Les Gavandas s'étaient redressés et d'un geste gracieux avaient ajusté l'agal qui cerne leur front. Ils chantèrent la gloire des Miranes, la puissance de Bader et de ses descendants. Une ivresse s'empara de l'assistance.

Naïeff les regardait; il écoutait, impassible, les périodes du récit qu'il connaissait bien.

« Un soir, poursuivaient les troubadours, les petits-fils de Bader Taimour vinrent trouver leur aïeul. Au cours d'une veillée d'armes devant le feu de camp, ils lui promirent de reconquérir pour lui le commandement des Miranes. Ils jurèrent de combattre seuls si personne ne désirait les suivre. Le Tigre se souvient du courage des Taimour, de leurs hauts faits, le Tigre et le Saklan, du côté de Djéziré ibn Omar! »

« Le vénérable Bader reconnut ses enfants. Il les accompagna jusqu'au seuil de la tente et leur déclara : « Battez-vous bien, mes fils! Tuez mes ennemis et surtout n'ou-



bliez pas le vieil Hamo, notre ennemi de toujours, tuez Hamo qui a suivi Hasso! »

« Les Taimour partirent de nuit avec leurs amis vers le camp des Miranes où ils pénétrèrent sans être vus. Ils y retrouvèrent les anciens compagnons de Bader Taimour et tinrent conseil avec eux. Ils étaient peu nombreux, mais leur ruse très aiguisée. Ils palabrerent longuement dans une petite tente soigneusement gardée. Hassan décida de provoquer un combat loyal au petit jour. La nuit était froide et dans les ravins les chacals glapissaient. Dans les peupliers du voisinage, des chats-huants hullulaient... »

Le lendemain matin, Hassan sortit de sa cachette, un fusil à la main, suivi de ses partisans. Il rencontra Hamo, l'ennemi de son grand-père et le tua d'un coup à bout portant. Ce fut le signal du combat entre les partisans de Hasso le servile et ceux des Taimour conduits par Hassan. Il y eut soixante-dix tués!

Naïeff et l'assistance reprirent en chœur :
« Il y eut soixante-dix tués !... Mais les

combattants furent séparés par les Kurdes des villages voisins, qui étaient accourus au bruit de la fusillade et des cris de guerre. Il y eut soixante-dix tués que l'on enterra au sommet de la colline. L'endroit fut nommé « Guiré Kostia », « la colline des morts », en souvenir des valeureux Miranes ennemis, « Guiré Kostia » en plein Bohtan! »

Les troubadours reprirent seuls le chant des Miranes. Ils contèrent le malheur d'un combat sans décision qui perpétua la division du peuple : les uns suivirent Hasso, les autres Hassan. Quand l'automne vint, les Miranes Taimour se rapprochèrent du lac de Van où naissent tant d'oiseaux, puis se fixèrent à Djolamerg, le « beau lieu », vallée verdoyante ombragée par des noyers et des mûriers.

Les sources, les perdrix, les fruits et les filles de Djolamerg firent oublier aux Taimour le prix du sang et la fièvre des batailles. Mais l'Emir ne leur pardonnait pas leur indépendance et leurs méfaits; la haine bouillonnait dans son cœur comme les eaux

du Tigre au printemps. Il envoya un message à son ami l'Emir de Djolamerg pour lui demander de faire assassiner le chef rebelle des Miranes.

« Le sang est couleur de rubis! » s'écria Naïeff Mustapha Pacha. Et les troubadours et les anciens des Miranes chantèrent avec force :

« Le sang est couleur de rubis. Lorsque l'automne vint, le sang coula sur les pâturages de Djolamerg, sur les pâquerettes et les menthes parfumées!... »

L'Emir s'attaqua aux Miranes par surprise, mais il fut battu et soixante-dix cavaliers turcs furent tués.

Soixante-dix cavaliers versèrent leur sang sur les pâturages de Djolamerg. Leurs chevaux blessés hennirent une nuit durant.

« Ah! le sang de Djolamerg est couleur de rubis! Les chacals et les hyènes se souviennent! »

Mais les Miranes ne voulant tenter Dieu, décampèrent pour les pentes du Djebel Be-

kheir arides et tristes comme un pâturage brûlé. Le pays de la soif est sombre, violet : On y rêve des richesses perdues et des sources du Bohtan ! Les Miranes se rapprochèrent du Tigre, montèrent leur camp à Pech Khabour, près d'une riche bourgade de Kurdes cultivateurs et bergers. Dès le matin, Pech Khabour retentissait des cris des marchands et des caravaniers, installés derrière les lourds étalages où victuailles, tapis de Perse et d'Irak, mousselines et soieries d'Alep voisinaient.

Les Miranes se mêlèrent aux acheteurs. Ils furent pleins d'envie pour les richesses des gens de Pech Khabour dont les femmes portaient des bijoux et des colliers d'ambre, de turquoise et d'or.

Ils se concertèrent, prirent l'avis des Taimour et décidèrent de s'emparer de Pech Khabour. Le village était bien fortifié, la demeure de l'Agha, aussi massive qu'un bloc de rochers. Un jour de marché, les Miranes s'infiltrèrent dans le village, entrèrent dans les maisons pour acheter du blé, du riz ou

de l'orge. Les chiens kurdes flairant les étrangers aboyaient furieusement sur les terrasses, les femmes entraînant leurs enfants dans l'ombre enfumée de leurs chambres, craignaient le pire. Personne n'aimait les nomades. On connaissait la perfidie des Khotchars.

Quand ils se furent introduits en assez grand nombre dans Pech Khabour, les Miranes attaquèrent brusquement les habitants; ils en massacrèrent soixante-dix et mirent la ville à sac. La richesse de Pech Khabour était grande. Tous les Miranes ramenèrent dans leurs tentes des bijoux et des armes, des tapis et du blé, de l'orge pour les chevaux. On présenta au vieux Bader le poignard incrusté d'or et d'argent de l'Agha et, depuis lors, de père en fils, les chefs Miranes le portent.

Malheur à ceux qui rencontrent les Miranes.

A ces mots, Naïeff interrompit le récit. Il empauma la garde de son poignard qu'il brandit dans le feu en criant : « Quiconque résiste aux Miranes est déjà mort deux

fois! » Puis il se leva, suivi de ses fils, pour aller manger avec les siens. Il revoyait tous ses crimes et ceux de ses aïeux. Et pourtant, ils avaient vécu, lutté, pillé, aimé, régné depuis deux siècles dans les montagnes et dans la plaine. Ils s'étaient aussi déchirés entre eux, divisés, haïs; pour lui, une malédiction tenace devait agir et le forcer comme elle avait forcé ses ancêtres à faire le mal.

Mais, au fond, qu'était-ce le mal, sinon l'impuissance à assouvir ses désirs? Non! il avait toujours eu raison dans son existence, puisqu'il avait toujours réussi à éviter la mort et à maintenir ses biens.

Naïeff, après un repas frugal, s'isola dans sa chambre.

Le murmure saccadé qui venait du hall où les bardes continuaient leurs récits, venait bourdonner à ses oreilles comme le bruit de la mer. Dehors, dans la nuit, les chiens aboyaient contre les loups et les rôdeurs.

Naïeff songeait au printemps, à la douceur de Gulan en Karatchok. Gulan, le temps du Nouvel Amour, il l'avait goûté au début de

ce jour avec la femme de son fils aîné. L'image de Naso le poursuivait. Il croyait sentir son parfum et caresser ses cheveux d'or. Il voyait Naso le conduire par la main vers la colline de « Guiré Séria », « la colline des Têtes », au nord de Khanik, le « petit Khan ». L'herbe y était verte et tendre, les asphodèles et les anémones multicolores, de place en place des marguerites et des iris mêlaient leurs fragrances à celles des orchis vanillés. Naïeff contemplait la vallée du Tigre, sur les lieux mêmes où les Miranes de Bader campèrent après avoir quitté Pech Khabour et franchi le Tigre sur des radeaux avec leurs troupeaux, leurs chevaux et leur butin.

Naïeff humait l'air vif. Des canards sauvages, des oies et des grues passaient dans le ciel, volant vers Van leur paradis. Dans les joncs et les herbages des bords de la rivière, des francolins chantaient.

Naïeff entraîna Naso sur une éminence d'où l'on pouvait bien voir Pech Khabour. Là, ils s'assirent et Naïeff lui déclara :

— Naseli, je l'aime, car c'est le temps; je te le promets, tu ne le regretteras pas...

« Nous, Miranes, sommes ainsi faits. Nous savons aussi être généreux. Ici même, à Guiré Séria, mon aïeul, le vieux Bader, empêcha un jour qu'on enlevât une très jolie femme qui vivait avec un Yézidi. Elle faisait l'envie de tous ceux qui la rencontraient. Un serviteur des Taimour avait même décidé de l'enlever pour l'offrir au fils de Bader, mais le « vieux » ne voulut pas et la fit prévenir pour qu'elle pût s'enfuir avec son mari.

« Il fut généreux, mais il eut tort. »

« Le Yézidi partit avec sa femme vers la montagne bleue, au Sinjar, où il raconta à tous ses amis qu'il venait d'éviter un grand danger : « J'ai croisé sur ma route une tribu de Kurdes pillards et sans dieu, honnis de tous de Djolamerg à Pech Khabour, une viande sans os! « Goste behasti! » insistait-il. Les Yézidis qui l'entouraient reprirent en chœur : « Goste Behasti. »

« Ce surnom traversa les déserts et les montagnes comme le vent d'est. »

« Depuis ce jour, Naso, les Miranes ont dans le pays le surnom de « Goste Behasti », viande sans os! Et la malédiction des adorateurs du Diable nous suit et nous ronge... »

Naieff s'était tu. Il assistait silencieux au combat des Yézidis contre les Miranes. Les Yézidis, pour éloigner de leurs territoires cette tribu, avaient décidé de la rejeter au delà du Tigre vers les montagnes. Quand la nuit fut venue, ils cernèrent le Guiré Seria et crurent bientôt exterminer les Khotchars car leur manœuvre avait parfaitement réussi. Mais le vieux Bader, qui avait le sommeil très léger, les entendant s'approcher, réveilla ses serviteurs et ses guerriers qui s'assemblèrent en silence au sommet du Guiré Seria, près de la grande tente à treize piquets.

Les Yézidis ouvrirent le feu sur les tentes, mais les Miranes étaient prêts à les recevoir. La riposte fut terrible. Soixante-dix Yézidis avaient été tués; les autres s'enfuirent par

les ravins qui descendent vers le Tigre jusqu'à Belle Berim. Les têtes de ceux qui avaient péri furent coupées, empaquetées dans des sacs et envoyées à dos d'homme au Vali de Bagdad qui avait eu des ennuis avec les Yézidis. Quant aux cadavres, les vautours et les corbeaux du Karatchok les déchiquetèrent sur les pentes du Guiré Séria, la Colline des Têtes.

C'est alors que Bader l'ancien mourut heureux dans la renommée.

Naïeff se tourna vers Naso. Elle avait disparu.

Naïeff l'appela : « Naso, Naso! Je suis Naïeff bey, le maître des Miranes. »

Mais le paysage s'était effacé, Naïeff ne pouvait rien distinguer, il faisait noir autour de lui. Il se réveilla brusquement en grommelant : « Goste Behasti, Goste Behasti! » Il était seul, étendu sur sa couche. Les cordes et les tendeurs de la tente grinçaient sous le vent, des bruits de voix et des chants parvenaient par moment dans son réduit. Sa solitude lui pesait après ce rêve inquiétant.

Il se leva, chargea sur ses épaules son manteau, se lissa la moustache et la barbe et se dirigea dans l'obscurité vers le hall où les troubadours endiablés continuaient à chanter l'épopée des Miranes.

Les conteurs poursuivaient :

« Les Yézidis du Sinjar n'avaient pas oublié Guiré Séria. Ils voulaient reprendre leur revanche, mais les Miranes sont une viande sans os, aussi mouvante que l'eau des sources.

Hassan, prévenu de leurs desseins, avait installé la fraction des Cheikh Ali du côté de Guiré Séria. Il dépêcha un émissaire à Hasso, le rebelle qui commandait les Berseri aux environs de Aïn Takel Bakel, « la source-qui-mange-le-mulet », pour lui demander d'oublier le passé et les luttes fratricides et de se joindre à lui. Mais Hasso, « la-tête-dure », était rancunier.

Trois jours après il subissait seul avec les siens le premier assaut des Yézidis.

Les Berseri les repoussèrent jusqu'au bois de Tell Khanzir, la « colline du sanglier »,

et, vers le soir, à bout de munitions, ils se cachèrent sous bois. Ce fut leur perte.

Les Yézidis revinrent à pas de loups, mettant le feu aux broussailles et aux herbes sèches qui entouraient ces lieux, ils déclenchèrent un incendie de forêt qui occasionna la mort de nombreux Berseri.

Aujourd'hui, du côté de Tell Khanzir, la terre est pelée. Où donc était la forêt de Tell Khanzir? Des feux follets y dansent encore le soir.

Peu après, Hassan mourut. Brahim, son neveu, devint alors le chef des Miranes de Haute-Djéziré, Brahim, neveu de Bader, petit-fils de Taimour le Grand!

Un jour, des survivants de Tell Khanzir rapportèrent qu'ils avaient reconnu à l'éclatage d'une boutique du marché de Tousan le ceinturon d'armes de Khaled, l'un des leurs, qui avait été tué au cours d'un combat avec les Yézidis.

Brahim se rendit à Tousan avec quelques uns de ses guerriers et y tua soixante-dix hommes, deux femmes et trois enfants. Bra-

him avait effacé Tell Khanzir : soixante-dix Yézidis, deux femmes et trois enfants avaient payé!

La chance le favorisait, il s'attaqua à l'Emir du Bohtan.

Mais celui-ci chargea son frère d'inviter Brahim à venir le voir. Brahim fut pris au piège et tué. Ce fut pour les Miranes une tristesse telle que les pleurs de Dalali, roulant comme une rivière d'étoiles, n'étaient pas plus sincères.

La haine de l'Emir grandit dans le cœur des Miranes. Ils « levèrent les mains », prirent les armes et allèrent de l'autre côté du fleuve, à Baste Balaq. Des aigles dessinaient de grands cercles dans le ciel du côté de la montagne bleue...

Alors l'Emir du Bohtan rassembla ses tribus et attaqua les Miranes. Il y eut de nombreuses rencontres. Soixante-dix Miranes furent tués. Trois cent soixante-dix Bohtan périrent : Ah! la fuite des Bohtan du côté de la Montagne Bleue! Leurs armes abandonnées furent offertes à Taimour, fils de Bra-

him, qui les réexpédia à l'Emir, afin qu'il sût que les Miranes n'avaient pas besoin de ses armes. Les Miranes étaient redevenus tout-puissants dans la Montagne. Qui oserait maintenant les attaquer? Personne... Seuls, les grands ouragans, les neiges et les pluies, les maladies et la mort! Le sang est couleur de rubis en Bohtan, les filles des Miranes portent des colliers de rubis!...

Naïeff était heureux. Les souvenirs de ses aïeux dansaient devant ses yeux. Il entraînait du geste et de la voix les assistants perplexes qui tous s'étaient mis à chanter.

Les battements des mains devant la flamme du foyer, les cris et les récits avaient porté tous ces Kurdes aux sommets de leur âme guerrière. A nouveau ils étaient prêts à tuer, à mourir, à piller, à jouir, à galoper dans les prairies fleuries de tulipes et de jonquilles. Ils étaient prêts à pétrir l'herbe lourde de rosée, à s'enivrer du parfum troublant du sang de la terre. Naïeff se leva. Il fit écarter ses compagnons et donna le signal de la danse des guerriers. Son poignard levé,



il rythma les pas souples et violents des Miranes.

Les Gavandas martelaient les évolutions de leurs tambourins et proclamaient les victoires des Taimour.

Les noms d'Ali et de Mohamed, de Baseli et Kotoli étaient liés à l' « Ava tâl », le ruisseau amer.

La naissance de Musto, fils de Taimour, par un été resplendissant d'or et d'améthyste, au temps des moissons et des menthes en fleurs, annonçait de nouvelles conquêtes, de nouveaux crimes. « Kani Cherner », le ruisseau de l'arbre, Karam Parim, Seriser Heti, Seqela, autant de lieux qui tintaient dans les oreilles de Naïeff comme la venue de son règne.

Naïeff dansait. Il entraînait avec lui les fantômes de son père et de ses compagnons.

Il revoyait Abdallah, Resoul Agha, Djangir, Omar Ali et Bosé. l'ombre du Sultan rouge sur le front de Musto, il croyait même apercevoir à ses côtés son frère Abd el Kérim, le jour où, ensemble, ils assistaient leur

père mourant à Deila Gouri, après un dur combat contre les Hadji Beiran, sur la montagne au « col de pierre », le Stouchker Dagh.

Naïeff s'irritait.

Les troubadours, les vieux Kurdes redoublaient leurs pas et leurs vivats en acclamant Abd del Kerim bey, le vainqueur des Bulgares à Habib Chah!

Une ombre passa sur son front.

Il se sentait las. Brusquement sa vision vacillait, un tourbillon de lumière et de sons l'entraînait invinciblement au jour où les cigognes de Kaser Dib étaient si nombreuses dans les mûriers.... L'année où il prit le commandement des Miranes après avoir tué son frère... sous le règne du Sultan Rachid, frère d'Abdul Hamid... Oui, c'était bien cela... Il quitta le hall et se glissant hors de la tente, il respira avec force. Au delà des montagnes les lueurs de l'aube apparaissaient. Les étoiles brillaient dans le ciel. Naïeff contempla le paysage. Il fixa de ses

yeux d'aigle l'éminence de Guir Balate où, sans doute, son fils aîné Abd el Aziz dormait avec son destin. L'humidité de l'air le saisit. Il rejoignit ses compagnons infatigables et, leur annonçant que le jour venait, les pria de rester autour du feu pour boire le café et manger de la viande froide. La veillée s'acheva en ripailles.

Abd el Aziz avait quitté Guir Balate au petit jour, au galop de sa jument blanche, pour rejoindre Guiré Sepi. Ses serviteurs l'aidèrent à descendre de sa monture et il se rendit aussitôt dans ses appartements pour retrouver sa femme. Il avait déjà appris l'attentat des Chammars contre son père et la raison de ce grand rassemblement dans la tente du Chef.

Il retrouva Naso éveillée.

— Naso, s'écria-t-il, lumière de mes yeux, qu'as-tu donc?

Mais Naso ne répondait rien et pleurait en silence.

Enfin elle regarda son maître. Il est beau, pensait-elle, avec son keffieh rose serré au

front par un agal noir. Une barbe soignée encadrait le fin visage aux pommettes un peu saillantes. Ses yeux étaient bleus, étranges et cruels à la fois. Naso lui dit :

— Abd el Aziz, ton père a franchi ce seuil

Et elle fondit en larmes. Abd el Aziz bondit comme une panthère. Il se glissa parmi les convives, puis vint s'asseoir près de Naïeff Bey Mustapha Pacha qu'il fixa d'un regard terrible.

On lui offrit une tasse de thé; il but lentement. Aux questions de son père concernant Guir Balate, il répondit par des mots brefs, comme s'il était absent.

Puis il se redressa, fit du regard le tour de l'assistance figée dans le silence; d'une voix forte il cria :

— Devant vous, vaillants cavaliers, mes cheikhs et mes aghas, je jure par Dieu que l'homme qui tue son frère et vole sa sœur, qui détrouse l'orphelin et la veuve, qui ne craint pas de violer la femme de son fils ne mérite pas la vie!

A ces mots, les vieux Kurdes présents se

demandèrent si Abd el Aziz n'avait pas perdu la raison. Naïeff était blême; il se leva devant son fils et gronda :

— Abd el Aziz, tu es fou, tais-toi.

Mais Abd el Aziz ajouta :

— Cet homme est devant vous, Miranes, c'est Naïeff bey Mustapha Pacha!

Une sourde exclamation jaillit de cent poitrines. Tous connaissaient Naïeff. Tous avaient compris. Avant que Naïeff eût pu faire un mouvement, Abd el Aziz lui planta son poignard dans le cœur.

Abd el Aziz donna l'ordre à ses serviteurs de le traîner dehors par les pieds. On l'enterra sans cérémonie dans un ravin du Guiré Sepi, la « Colline Blanche », non loin de Chaker Hadj, le lieu dit de la « Croix Douce ».

TABLE DES HORS-TEXTE

GULUSAR	
L'ARCHE DU PONT DE JAPHET SUR LE TIGRE	30
BANE DOGALEM	52
LE DJINN DU MAUSOLÉE PERSAN.....	82
RUINES DU VIEUX PONT ROMAIN SUR LE SAPAN DÉRÉ	112
CHEIKH BAMO EN PRÉSENCE DE LUCIFER	134
KASSER DIB	156
TOMBEAU ANTIQUE, DEMEURE D'UN GA- VANDA	178
LA DANSE DES GAVANDAS	200
LES CRANES DES YEZIDIS, TUÉS A GUIRÉ SERIA, SONT PORTÉS AU VALI DE BAGDAD	214

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
GULUSAR KHANOM, ROSE JOLIE.....	19
LE TRÉSOR DU MAUSOLÉE DE BANE DOGALEM	69
LA COLÈRE DU CHEIKH ABDALLAH	91
MALÉDICTIONS	107
CHEZ LES YEZIDIS, adorateurs du diable. LE SUICIDE DU CHEIKH GAMO... ..	123
LES HOMMES-LOUPS DE KASSER DIB....	147
LES GAVANDAS DE KANIEMECHED, trou- badours kurdes	177
GOSTE BEHASTI (La sanglante épopée des Miranes)	185